

FICELLES

Frédéric René Louis Jésus

*A la mémoire de René Jésus,
de Louis Bossoutrot,
et de tant d'autres ...*

*« Si ce n'était pas la guerre,
on pourrait franchement croire que c'est la paix »*

Karl Kraus

Se faufilant à l'aube par l'avenue de la Forêt-Noire, un pâle rayon d'automne vient agacer les fenêtres. Il perce sans peine les vitres épaisses du rez-de-chaussée et va caresser le bois des meubles, la moire des velours, la patine des cuirs. Puis il repart et s'arrête sur un corps ligoté à une chaise comme un gigot à son os, inerte, peut-être mort. Il glisse maintenant sur le visage glabre et livide, mort en effet, et sur les yeux ouverts qui fixent le bureau. Pour finir, il vient s'échouer, pudique, sur la tasse en porcelaine posée sur le feutre du sous-main. Cependant, en ce 11 novembre 1966, la lumière venue de l'Est veut garder le cap, elle reprend son élan, elle fouine, elle cherche peut-être. Elle veut en montrer plus à qui veut bien voir et, trouant la pénombre de cette pièce trop tragique, elle s'en va cueillir le bouton de cuivre sur la porte. Justement, il est 8 heures 10, le bouton tourne et une femme un peu voutée fait son entrée avec, dans les mains, un plateau chargé de café et de biscuits. Comme toujours, au même endroit et à la même heure, le parquet couine sous ses pas. Elle devine dans la pénombre la silhouette assise dans la pièce qui s'ouvre au fond du salon. Elle dit : « Léon, déjà dans ton bureau ? Tu es bien matinal ! Voici ton café. » Elle s'approche de la chaise, la contourne et pousse évidemment un cri strident. On devine la suite : fracas du plateau au sol, épanchement du café sur le plancher, mains plongées dans des cheveux électrisés par l'effroi, puis vérification affolée du statut du corps – la femme constate le décès et pousse un second cri, plus strident encore mais tout aussi plausible. Cependant personne ne vient – il n'y a pas de concierge dans l'immeuble – , et elle se précipite à petits pas vers son appartement, à l'étage au-dessus, où son frère vient juste de lui faire installer le téléphone. Elle cherche et compose sans trembler le numéro du commissariat de quartier. Entre deux sanglots, elle explique. Elle s'appelle Héloïse Maurer, elle a 71 ans, elle habite au 2 boulevard Leblois, dans le quartier de l'Observatoire, oui à Strasbourg bien sûr. Elle est la sœur de Léon Maurer, 75 ans, qu'elle vient de trouver chez lui, mort et ficelé (comme un rôti, n'ose-t-elle pas préciser). Comment ? C'est cela, ligoté des pieds jusqu'au cou. Le policier de permanence, quelque peu interloqué, note ces données sur une fiche et les reporte sur un registre. Il prévient deux de ses collègues, qui fouillent aussitôt les tiroirs à la recherche des clés de l'estafette et enfilent leurs vareuses en se dirigeant sans hâte excessive vers la sortie. Sur cette scène assez routinière, teintée par les présages de pluie qui en menacent les alentours, seul un pauvre néon spasmodique tient lieu de lumière. Dehors, derrière les fenêtres grillagées, l'aube a fui depuis longtemps, faisant place à une universelle grisaille.

Un peu plus tard, Pierre Brody, mal réveillé et de lourde humeur en cette matinée de jour supposé férié, quitte à son tour le commissariat pour rejoindre à pied ses hommes déjà sur place, où le médecin légiste est aussi attendu. De lourds nuages sont maintenant postés en faction et plombent le quartier. Deux kilomètres de trottoirs couleur d'anthracite plus tard, l'inspecteur, le col rabattu sur son imperméable d'inspecteur, reçoit les premières gouttes en même temps qu'il aperçoit l'immeuble bourgeois à l'angle du boulevard Leblois, ses grosses pierres de taille et ses balcons ouvragés. Il entre dans l'appartement du rez-de-chaussée sans sonner, traverse le salon en trombe sans saluer, et se dirige vers le bureau sans hésiter. Il en va toujours ainsi au début d'une enquête lorsque Brody est de mauvais poil. Ses collègues sont habitués et cela ne leur importe guère. Ils attendent la suite sans sourciller, avec à peine un soupir et un haussement d'épaule, comme pour excuser la profession. Le vieil homme ficelé sur sa chaise a retrouvé la pénombre. La pluie commence à frapper aux carreaux de la pièce. Brody cherche l'interrupteur, le trouve, l'active. Ce qu'il découvre alors, on le lui a déjà annoncé au téléphone, il l'a anticipé en lisant le registre, il ne s'en étonne pas. Il voit le corps lourd en veste d'intérieur, le visage blanc, à la fois lisse et tuméfié, banal, du cadavre. Mais l'électricité dévoile aussi la longue bibliothèque, rangée au cordeau, et les nombreux bibelots en cuivre disposés sur ses étagères. Dont plusieurs tubes et têtes d'obus, reliques enfin inoffensives et silencieuses, soigneusement martelées jadis par d'habiles soldats au fond des tranchées, amoureusement astiquées aujourd'hui. Et fréquemment retrouvées au domicile des anciens de la « Grande Guerre » où elles tendent à trôner, dans la salle de séjour, sur les plus hauts recoins du buffet familial ou sur le manteau de la cheminée. Avec pour principal effet qu'en famille, justement, on évite d'en parler, à table ou ailleurs. Le fait est que, le plus souvent, on ne veut pas en apprendre plus que ce que peuvent en dire les rescapés ou en entendre leurs proches. « Un onze novembre, en plus ! Ils ne respectent donc rien ! », s'exclame justement Héloïse Maurer depuis le salon. Les deux policiers l'y ont installée sur un sofa et lui font face sur leurs chaises, au motif de faire progresser un complément d'interrogatoire que la douleur de la pauvre femme rend erratique. Brody a tendu l'oreille vers la petite voix flûtée en prise avec les émotions qui la submergent. Il s'interroge, réflexe de policier, sur ce « ils » qu'elle accuse. « Voici en tout cas une plainte qui vient de loin ! », se dit-il ensuite, sans très bien savoir pourquoi. Resté seul dans le bureau avec le mort, il considère longuement la tasse sur le sous-main et les quelques outils d'écriture tout autour : crayons, coupe-papier, mais pas de lettre ni de message. Il examine ensuite la ficelle – rustique, de celle dont on use pour les gros colis –, la vingtaine de tours dont elle enserme le cadavre, les nœuds vigoureux qu'on a faits aux chevilles et aux épaules, et un dernier autour du cou. Toute une bobine y est sans doute passée. Mais pas de trace de la bobine. Il vérifie, derrière une lourde tenture, la présence de l'étrange petite porte donnant sur la rue perpendiculaire au boulevard Leblois et que ses hommes lui ont signalée au téléphone, ainsi que la fermeture de son puissant verrou, qu'ils ont eux-aussi constatée dès leur arrivée. Il enfile un gant, comme ils l'ont fait, pour en tourner la molette intérieure, entrebâille la porte, examine la serrure un peu rouillée qui lui correspond sur la face extérieure – il pleut maintenant à verse – et il referme le tout, verrou y compris. La fenêtre, sur laquelle les rideaux ne sont pas tirés, est close elle aussi, et il ne s'étonne pas trop que sa poignée n'ait pas été forcée : pas le style d'un meurtrier si manifestement sophistiqué. Il va ensuite vers la bibliothèque. De gros recueils reliés de jurisprudence douanière, une encyclopédie des continents, des récits de voyage, pas mal de livres sur les guerres de 1870 et de 1914-1918. Mais pas le moindre roman, ou bien pas dans cette pièce. « Pas un rêveur, ce Léon... », chuchote-t-il en sortant de la pièce pour rejoindre la sœur. Puis il ajoute : « La tasse, c'est sans doute pour nous faire savoir qu'il n'a pas souffert. A vérifier avec le labo, et la ficelle aussi. On verra plus tard pour l'autopsie ». Brody se parle

souvent à lui-même – une habitude contractée pendant son enfance solitaire – mais sans dire pour autant tout ce qu’il pense. « Alors, pas d’effraction ni de vol, disiez-vous ? », lance-t-il à ses hommes en entrant dans le salon. « Et aucun indice non plus dans les autres pièces ? ». Puis, se courbant brièvement devant Héloïse Maurer : « Inspecteur Pierre Brody. Bonjour, Madame ». Il n’avait pas souhaité la saluer en arrivant, pour se préserver de tout sentimentalisme inaugural, technique classique sur une scène de crime, et aussi parce qu’il était encore sur son mauvais pied. Maintenant qu’il est à peu près réveillé, à peu près seulement, il lui présenterait volontiers ses condoléances, et presque ses excuses pour son impolitesse. Mais il préfère enchaîner : « Pas de vol, en êtes-vous certaine, Madame ? ». Il s’assoit près d’elle sur le sofa. Il vient de décider que l’enquête commence. Et il sait déjà que rien de bon n’en sortira : chez lui aussi il y a des « bibelots de bouts d’obus » comme dit sa femme en souriant gentiment chaque fois qu’elle les astique...

A l’issue d’un entretien de trois quarts d’heure – pendant lequel le médecin légiste a fait une entrée discrète et s’est fait conduire vers le bureau, puis vers la cuisine – , Brody se compose une allure perplexe et dubitative. Il hoche la tête en se mordant les lèvres, se gratte longuement la tempe et se lève d’un coup, les épaules en avant. Après quoi, tout en étirant ses membres ankylosés, il va se poster devant la fenêtre. Il récapitule et classe en silence les informations qu’il a pu obtenir d’une Héloïse moins confuse qu’il ne le craignait de prime abord. Il a ainsi appris que, depuis qu’elle vit au-dessus de chez son frère, elle lui descend le café tous les matins, à 8 heures 10, et qu’elle en boit une tasse avec lui. Que ce café était le seul moment de la journée où ils se parlaient un peu, même s’ils n’avaient pas grand-chose à se dire. Que non, ces temps-ci, Léon n’était pas plus soucieux que d’habitude. Il se montrait même presque tendre, paisible. Apaisé, plutôt, comme quelqu’un qui aurait enfin pris une décision longtemps repoussée. Quelle décision ? Elle n’en n’avait pas la moindre idée. C’était juste une impression qu’elle avait eue. Il n’avait, quant à lui, rien évoqué de tel, du moins pas avec elle. Par la fenêtre du premier elle l’avait aperçu la veille au soir, rentrant tranquillement chez lui, vers 20 heures, de la petite balade qu’il aimait faire après le souper. Elle avait lu un peu, bu une verveine, puis elle était allée se coucher. La routine. Et l’horreur, donc, face à la scène de ce matin. (Nouvelles larmes, mouchoir, etc.) Pas d’effraction, elle le confirme (en reniflant). Les deux serrures de la porte principale de l’appartement étaient fermées de l’intérieur, comme Léon prenait soin de le faire chaque soir à son retour. Eux seuls disposaient d’un jeu de ces deux clés, pas même la femme de ménage, qui venait pourtant deux matins par semaine. « Et pas de vol, non plus, monsieur l’inspecteur, j’en suis certaine ». Léon ne conservait en effet chez lui ni argent ni objet précieux. « Mon frère n’est pas aussi riche que son appartement peut le faire croire. Comme vous le voyez, ici c’est cosu mais petit : salon, bureau, chambre et cuisine ». Léon vivait juste à son aise avec sa pension de la Caisse de retraite des Douanes. Né à Château-Thierry, comme elle, de parents dont les familles, alsaciennes, avaient fui la défaite de 1870, mobilisé en 1913 à l’âge de 22 ans, démobilisé en 1919, il était revenu indemne de la guerre, à la fois plus taiseux, plus tourmenté mais apparemment moins détruit de l’intérieur, se souvient-elle, que la plupart de ceux de sa classe d’âge. Il avait aussitôt décidé de s’installer à Strasbourg, où elle l’avait rejoint avec leurs parents, et où il était entré dans l’administration civile des douanes. Il avait tranquillement gravi sur place plusieurs échelons jusqu’à son départ en retraite, il y a onze ans de cela. Depuis : vie tranquille, quelques vieilles relations, pas de bruit. De plus, veuf depuis 1943 et sans enfant. Elle-même, restée célibataire, était venue s’installer après la mort de leurs parents, peu après son veuvage et à son invitation, dans l’appartement du dessus dès qu’il s’était avéré vacant. Ainsi Héloïse et son frère prenaient-ils mutuellement soin l’un de l’autre. Pour le reste, elle admet que Léon pouvait voir et

recevoir qui il voulait sans qu'elle le sache toujours. Elle ne songeait pas à s'en offusquer. La porte de son bureau, celle qui donnait sur la rue, bien que toujours verrouillée, permettait de fait des visites discrètes à toute heure.

« Bien, très bien », dit Brody en se retournant et en parcourant une note que vient de lui glisser l'un de ses hommes de retour de la cuisine, « mais la porte du bureau de votre frère est fermée de l'intérieur et il y a une seule tasse sur le sous-main, pas deux. Vous avez vu le médecin légiste, il est arrivé tout à l'heure, et il s'est installé dans la cuisine pour rédiger ses premières constatations : votre frère est décédé entre 23h et 2h du matin, d'œdèmes et d'asphyxie liés à une contention très serrée. Nous allons examiner aussi la tasse, et les empreintes digitales ici et là, y compris sur le verrou. Pourquoi et à qui votre frère aurait-il ouvert la porte de son bureau après 20 heures ? Lui avez-vous descendu une boisson, une tisane ? Oui, j'ai compris que c'est bien dans vos façons, mais jamais le soir avez-vous précisé. Vous vous êtes couchée tôt, disiez-vous aussi ? ». Elle confirme. Une habitude prise à l'époque où il lui fallait attraper l'un des tout premiers bus pour ouvrir à l'heure les portes d'une mercerie en centre-ville où elle avait occupé pendant quarante ans un emploi de vendeuse. Elle répète qu'elle a mené une existence très réglée, ajoutant qu'elle a de fait plus ou moins vécu dans les parages de son frère et n'a jamais vraiment songé qu'il puisse en aller autrement. Brody lève un sourcil : « Le lui reprocheriez-vous, Mademoiselle ? ». « Non, mais lui s'en étonnait ! », dit-elle en baissant les yeux. « Aucune raison de croire à cette fable en l'état », murmure-t-il, en activant ce « doute méthodologique » acquis à l'école de Police et qu'il aime tant, depuis lors, s'appliquer sans mesure. Il se rend dans la cuisine et y retrouve le médecin légiste, qu'il remercie de sa note. Au terme de ses observations et de ses prélèvements, celui-ci s'est permis d'explorer les poches du cadavre, à la recherche d'éventuels médicaments, mais il n'a rien trouvé d'autre qu'un petit trousseau de deux clés dans sa veste d'intérieur. Brody va vérifier qu'elles correspondent bien – serrure principale et verrou de sécurité – à la porte d'entrée de l'appartement, et il regagne la cuisine. Considérant les placards d'un air songeur, il évoque alors la tasse restée dans le bureau. Le médecin retourne aussitôt l'y recueillir avec les précautions d'usage. Les résultats de l'analyse toxicologique seront disponibles en début d'après-midi, annonce-t-il. « Ils sont assez prévisibles », commente Brody pour lui-même après le départ de l'expert. D'ici là, il faut faire travailler le doute jusqu'à l'épuisement des hypothèses. Celle d'un fratricide émancipateur, bien qu'un peu tardif, n'est pas à exclure *a priori*, et l'alibi de la sœur est fragile. Cependant, même après une bonne dose de somnifère, le robuste ficelage du corps endormi n'aurait pas été à la portée de la frêle et tremblante Héloïse qui, déjà repliée sur son atroce solitude, contemple d'un regard morne ce à quoi se réduit maintenant le périmètre de son existence. Il faut cependant la garder sous le feu du soupçon, en attendant d'explorer d'autres pistes. (Mais pour les explorer il doit d'abord les localiser, repérer leurs embouchures, et il sait que pour cela il lui faudra sonder et triturer le passé. Un passé qu'il a pourtant toujours craint de raviver. A cause des obus qui menacent sous la surface, et à cause de tout le reste.) Il revient au salon. « Que faisait votre frère de ses journées, chère Mademoiselle ? ». Léon aimait rester chez lui à lire, écouter de la musique, trop fort selon elle – les Concertos brandebourgeois traversaient le plafond et le mince parquet jusqu'à bien tard dans la nuit. Léon était un peu sourd et il n'avait plus vraiment d'amis. Elle savait qu'il restait en relation avec quelques anciens combattants de la Grande guerre, parce qu'il l'avait été dès son retour (« Nous y voilà » soupire Brody. Il est certain de l'avoir vue rougir, et, comme elle a vu qu'il l'a vue, elle rougit plus encore) et parce qu'il parlait d'eux parfois encore, de ce qu'ils étaient devenus. Ensuite, comme elle l'a dit, il y avait la petite porte. Mais, au fond, de quoi Léon se serait-il caché ? Elle dit maintenant

qu'il a toujours semblé vivre dans un halo d'anxiété diffuse et que c'est peut-être pour cela qu'elle a sans cesse cherché à le protéger. « C'est quelque chose qu'il a ramené de la guerre », affirme-t-elle. Et elle se tait. Brody fait craquer ses doigts et se tait lui aussi. (Voilà, ça va recommencer. Il aurait préféré ne pas avoir à remonter si loin. C'est-à-dire à sa propre naissance, en 1929, et ses vaines tentatives d'attirer l'attention d'un père qui, dix ans après la cessation des carnages, n'avait pas encore recouvré tous ses esprits et qui, dix ans plus tard encore, se suiciderait en apprenant par la radio le déclenchement d'une nouvelle guerre mondiale. Il avait été élevé en pointillé, jusqu'à mi-parcours, par une mère désemparée qui dissimulait sa tristesse et son ennui par de longs soliloques sans issue, et dans les parages d'un père qui ne fut qu'un long renfrognement entre deux vacarmes. Longtemps obsédé, ensuite, par l'envahissante absence au monde de cet homme, et par celle d'un autre homme encore, Pierre Brody avait fini par chérir le silence, ce stimulant confort. Aujourd'hui encore, il déteste d'instinct tout ce qui vient le rompre sans raison. Quand il en prend lui-même l'initiative, c'est le plus souvent pour mettre en scène la longue délibération dont ce silence a été l'écrin. Voici d'ailleurs qu'il se remet à marmonner, qu'il fait de nouveau craquer ses doigts, qu'il tousse à deux reprises et reprend sa posture placide d'enquêteur en même temps que le fil de ses questions). « Qu'a-t-il donc ramené de la guerre, Mademoiselle ? ». Elle ne le sait pas exactement. Léon était instruit. Pourtant, bien que promu modeste caporal d'escouade en septembre 1916 lorsque la 10^{ème} Armée fut déplacée de Châlons-sur-Marne vers le front de Somme, il ne progressa plus par la suite dans la hiérarchie des grades, malgré plusieurs actes de bravoure signalés. Quelque chose avait dû se passer, Héloïse en était sûre, quelque chose de sérieux mais dont, le menton buté, il n'avait jamais voulu lui parler, pas plus que du reste d'ailleurs. Pas même à son épouse, aussi taciturne que lui. « Une armée de taiseux ! », commente Brody. La plupart des anciens combattants que Léon côtoyait évoquaient sans doute avec lui quelques bribes de ce passé ineffable, mais cela restait entre eux. Il y en avait bien eu un pour laisser entendre à Héloïse, peu après l'armistice (nouveau rougissement), que Léon avait en effet eu un « petit problème » en 1916, mais qu'il n'en savait – ou n'en dirait – pas plus. Elle avait effleuré le sujet devant son frère quelques années plus tard, mais il avait chassé ses allusions d'un geste agacé de la main et elle n'y était plus jamais revenue. Brody aimerait ne pas devoir poser la question, mais il la pose quand même : « Qui est cet homme qui a parlé du *petit problème* de 1916 ? ». Elle dit qu'elle ne se souvient plus de son nom, que ses visites se sont espacées un peu après la guerre, qu'il est mort sans doute. Elle rougit pour la troisième fois et il sait maintenant qu'elle ment. Et que, une fois encore, elle sait qu'il sait. Mais il décide que, pour l'heure, cela n'a pas d'importance. Qu'un demi-siècle s'est écoulé depuis cette époque. Or voilà qu'Héloïse veut justement parler d'autre chose. Enfin pas vraiment : elle se souvient de nouveau qu'aujourd'hui est un 11 novembre, et que les quelques amis qu'il reste à Léon vont l'attendre longtemps devant le monument aux morts, avec leurs drapeaux, leurs oriflammes, leurs couronnes de fleurs, leurs chapeaux, leur foulards et leurs médailles, les sobres salutations qu'ils aiment échanger de leurs voix fatiguées, les frissons qui secouent chaque automne un peu plus leurs épaules tombantes. Du coup, elle se met de nouveau à pleurer mais, cette fois-ci, ses larmes sont lentes et lourdes, elles semblent venir de très loin. Brody lui tend son propre mouchoir. Il ne la remercie pas de cette information, pourtant fort utile pour ouvrir les investigations, découvrir et explorer les fameuses « pistes » dont il a besoin. Il prend congé d'elle en l'avisant, protocolairement, qu'il lui incombe de rester à sa disposition pour les besoins de l'enquête, que ses hommes vont mettre l'appartement sous scellé et que d'autres policiers viendront en début d'après-midi prélever des empreintes, emmener le corps, etc. C'est à peine si elle hausse les épaules : où donc, et pourquoi, s'éclipserait-elle ? Qu'irait-elle farfouiller chez son frère ? Bien au contraire elle n'aspire

qu'à aider la police, et elle veut le prouver. Alors que Brody enfile son imperméable, elle l'invite à le suivre et délicatement, presque religieusement, sans un regard pour le cadavre, extrait deux calepins d'un tiroir du bureau de son frère : un maigre carnet d'adresses, où la plupart des noms sont barrés – pour cause de décès, suggère-t-il, et elle opine en soupirant – et un agenda quasi vide, pauvres registres donnant surtout à voir que l'homme tranquille était déjà, socialement, à moitié éteint. C'est au tour de Brody de hausser les épaules. Il avait omis tantôt de fouiller les tiroirs, comme s'il ne voulait pas savoir, comme s'il savait déjà, que les pages blanches, les effacements, les silences sont aussi des langages.

Il est 11h30, et il pleut toujours derrière les fenêtres du salon. Brody songe qu'il a quitté le commissariat sans parapluie ni chapeau, et il se dirige vers la sortie en maugréant. Comme pour retarder son exposition aux intempéries, une autre négligence lui vient soudain à l'esprit. Pas très fier de lui, il fait volte-face et revient vers Héloïse : la porte de l'appartement de Léon était-elle toujours fermée à clé, comme elle l'était ce matin, lorsqu'elle venait lui porter le café ? Non, réplique-t-elle : la plupart du temps, Léon pensait à l'ouvrir dès son lever, avant de passer à la salle de bains, pour éviter à sa sœur adorée toute acrobatie avec le plateau. « Oui, bien sûr, délicate attention ! Mais pas ce matin ... » Non, pas ce matin, en effet. Cela arrivait quand il tardait à se lever. Mais les clés de cette porte sont jointes aux siennes sur son propre trousseau, qu'elle a toujours à la main quand elle descend de chez elle. Il lui fallait alors poser le plateau à terre, activer les deux serrures, ouvrir la porte, récupérer le plateau, refermer la porte du pied et reprendre la suite des opérations, sans oublier d'arborer un sourire d'indulgence. C'est donc ce qu'elle a fait ce matin, juste avant de découvrir la cruelle situation de son frère. Brody arpente le salon de long en large et réfléchit en silence. Il a l'idée de lui montrer le trousseau de clés trouvé dans les poches de Léon, ce qui la plonge dans la confusion. Elle peut se tromper, mais elle croit se souvenir qu'il y manque une troisième clé. « Celle de l'accès extérieur à la porte sur rue de son bureau ? ». Oui, peut-être mais elle n'en est pas certaine car, pour autant qu'elle le sache, il ne s'en servait jamais. Et elle moins encore ! « Merci, mademoiselle. Mes hommes vont maintenant vous laisser et, comme je vous l'ai dit, poser des scellés sur toutes les portes. Je vous suggère donc de remonter chez vous et de vous reposer. Je repasserai vous voir. » On pouvait donc envisager que l'assassin, introduit en toute discrétion par Léon Maurer lui-même entre 20h et 23h par la porte de son appartement ou par celle de son bureau, et après l'avoir exécuté à son étrange et méthodique façon, était tranquillement ressorti par la seconde en la refermant derrière lui, après en avoir extrait la clé sur le trousseau trouvé ou replacé dans la poche de sa veste d'intérieur. A moins, que d'une façon ou d'une autre, Léon lui ait déjà confié cette clé, ce qui supposerait l'existence d'une relation préalable entre eux. « Voici un scénario qui cherche à singer le Mystère de la Chambre jaune. Mais ça ne dit rien de plus. Pas question de jouer au plus malin avec l'assassin : à ce stade, aucune hypothèse ne permet de remonter sa trace », bougonne Brody en regardant la pathétique Héloïse, à laquelle il a fait grâce de ses supputations, gravir pesamment l'escalier et rejoindre ses pénates. Puis il fait signe aux deux policiers. Ils en ont eu vite fini avec la cire des scellés, et il les missionne pour aller relever les adresses des vieillards qui se pressent en ce moment-même autour du monument aux morts et pour lancer, dans la foulée, quelques convocations. La méthode, toujours elle, est ici enclenchée pour la forme. Il n'attend rien de ces interrogatoires, sinon une pile d'informations inutiles, poussiéreuses, livrées entre amnésie et ratiocination, et pour tout dire hélas : venues en droite ligne d'un passé lointain, encombrant, et qu'il exècre. Or, pour lui, l'essentiel de cette affaire réside dans le choix, inédit, de la ficelle pour tuer un homme. Et la façon d'en disposer, les nœuds employés – grossiers, obstinément et inutilement

redoublés – , désignent à l'évidence sinon un crime juvénile du moins une certaine ardeur, une vraie conviction, un mélange d'improvisation et d'obstination, le tout comme animé par un esprit de vengeance ou de revanche.

De retour au commissariat, Brody lance par téléphone une enquête administrative – de routine, elle aussi – sur le frère et la sœur. L'analyse de la tasse n'est pas terminée. Il sort faire un tour. Il ne pleut plus, les pavés sont d'argent et ses pas le mènent vers une proche quincaillerie, manifestement indifférente aux fermetures des jours fériés. Il en pousse la porte tintinnabulante, hume l'odeur familière, mêlée d'eau de Javel et d'encaustique. Il admire un instant les gros sacs de copeaux de savon empilés contre un mur et qui livrent leurs derniers combats face au déferlement des boîtes de lessive détergente en poudre, et il s'en va flâner et fureter au rayon des cordages. L'arme du crime s'y trouve sans difficulté, banale, solide, un peu rêche au toucher, vendue au mètre. « Qui peut imaginer une industrie aussi ancienne mais aussi florissante que celle des ficelles et des cordes ? », soupire-t-il en ressortant des travées, approuvé en ce sens par la femme sans âge qui l'a salué à son entrée et qui l'observe maintenant derrière la caisse enregistreuse sur laquelle reposent ses profuses mamelles. « Une industrie qui date au moins de l'âge des cavernes et des débuts de l'élevage domestique », ajoute-t-il à voix haute, et elle opine du chef avec une résignation toute commerciale : même lorsqu'il baragouine, le client a toujours raison, surtout le client fidèle. (Mais pour Brody, feindre d'atteindre publiquement, et si placidement, une telle profondeur historique sur le sujet consiste en réalité à tenter d'oublier que son père s'est pendu quand il avait dix ans. Encore heureux que ce soit un cantonnier, et non pas lui, qui ait découvert le corps.) Brody se dit que Léon, quant à lui, a réussi à s'ajuster puis à survivre à la Seconde Guerre mondiale. Rentré blessé mais sans blessure de la Première, protégé peut-être par l'écran d'un pacifisme plus ou moins systématique et générationnel, sans doute craignait-il encore, comme nombre de survivants de sa classe d'âge, les imprévus à venir de la petite et de la grande histoire. Il semblait en revanche avoir apprivoisé le face-à-face quotidien avec cette vieille comparse qu'était devenue l'évocation solitaire d'un enfer jadis partagé par des millions d'hommes. C'est du moins ainsi que Brody imagine la façon d'être de Léon, mais il se dit qu'il faudra tout de même chercher à savoir ce qu'il a fait pendant l'occupation. (Il apprendra le lendemain matin à ce sujet, par la fiche d'enquête sollicitée, que Léon Maurer a reçu une petite décoration en 1946 pour avoir aidé des réseaux résistants alsaciens, après la mort de sa femme, à stocker et camoufler des colis clandestins puis à les faire transiter sans trop de risques par les services des douanes. Héloïse précisera : c'était un homme revenu moralement fragilisé par la Première guerre, devenu prudent quand s'installa la Seconde, mais que le deuil a rendu brave et qui n'a eu de cesse de s'effacer par la suite. « Sauf dans sa façon de mourir », objectera-t-il.)

Pour l'heure, Brody regagne son bureau où l'attendent, sous un sandwich, les résultats du laboratoire. Aucune trace d'empreintes digitales sur la fameuse tasse : sans doute a-t-elle été essuyée et reposée avec soin, signature – non significative, relève-t-il – d'un assassin sachant garder ses nerfs en éveil. En revanche, et ce par quoi la victime a vu s'éteindre les siens s'assoupir, deux feuilles de thé au fond de la tasse se sont révélées fort chargées en benzodiazépines. On trouve depuis peu ces nouvelles molécules sous différentes formes de médicaments sédatifs et somnifères dans toutes les pharmacies de Strasbourg et d'ailleurs. Mais, pour puissantes qu'elles soient, les concentrations trouvées dans la tasse et le thé de Maurer ne sont pas létales, et le médecin légiste confirme dans la marge de l'analyse toxicologique que la mort a bien été causée par la contention, les œdèmes et l'asphyxie, et non pas par les « benzos ». Bien sûr, la très chère sœur aurait pu assurer

sans trop trembler la phase hypnotique. Mais, Brody en est certain, pas celle des ligatures. Et les questions sans réponses de nouveau : pourquoi cette ficelle, par qui, comment ? Un meurtre à quatre mains ? Trop sophistiqué. Il ne veut pas y croire. Il préfère se dire : quels liens Héloïse aurait-elle avec la ficelle ? Liens, ficelle... Et bien sûr, il rigole. Il rigolait moins tout à l'heure, quand il fuyait quasiment les lieux du crime. Oui, bien sûr qu'il fuyait ! Car, après avoir pris sur elle de lui désigner les calepins dans le bureau, Héloïse n'avait-elle pas aussi évoqué les vieux albums de photos alignés dans la bibliothèque, des albums qu'il lui faudrait sans doute bientôt revenir chercher ? Alors que montait en elle une puissante ivresse de coopération, de rétrospection peut-être, il avait quant à lui remis la consultation de ces archives et lui avait tourné les talons, la saluant à peine, ne voulant penser – et encore ! – qu'aux portes et aux clés. Sur le trottoir, des passants pouvaient l'entendre ruminer : « Non, non et non, pas question d'aller fouiller si loin dans le passé ! Pas si vite, pas tout de suite ! ». Il s'était senti inhabituellement troublé, presque confus et, de fait, cela n'avait rien de drôle. Mais, qu'il s'agisse de la famille Maurer ou de tous autres, il se répétait pour s'en convaincre qu'il n'y avait pas lieu de déroger à son précepte favori : c'est le présent qui éclaire le passé, et pas l'inverse.

Et, bien qu'il peine maintenant à taper son rapport en mâchonnant son sandwich, il décide de s'en tenir à ce principe maintes fois validé par son expérience d'enquêteur. D'ailleurs aucun élément notable ne va ressortir des laborieux interrogatoires auxquels il soumet, tout au long de l'après-midi, les cinq anciens combattants sélectionnés par ses hommes au Monument aux Morts. Tous connaissent peu ou prou Léon Maurer depuis assez longtemps. Tous ont à peu près son âge, certains sont déjà très « fatigués », comme on dit chez les vieux. Tous ont passé la soirée d'hier chez eux et peuvent aisément le prouver, même les veufs. Tous confirment que Léon n'était pas homme à vivre ou susciter des passions, et moins encore des passions meurtrières. Tous figurent dans le carnet d'adresses du défunt – deux ou trois autres seront reçus demain matin. Brody constate aussi qu'aucune femme ne figure dans ce carnet, ni dans l'agenda, ni dans les relations de Léon telles qu'en parlent les vétérans. C'est-à-dire : pas d'autre femme que sa sœur, la digne, la valeureuse, la dévouée, l'effacée, la transparente, l'insoupçonnée suspecte. En quittant son bureau, le soir venu, Brody se dit que cette affaire s'enfoncé droit dans le brouillard. Il va donc falloir attendre, tout en sachant peut-être concéder à l'oubli ce qui n'a pas lieu d'en sortir. A moins que de nouveaux protagonistes se manifestent et insistent pour réveiller d'autres souvenirs. Mais il sait déjà qu'il ne le souhaite pas, que ce seront à coup sûr des souvenirs trop proches des siens, trop proches de ceux de ses proches et que son besoin de les laisser dormir en paix est l'un de ses principaux points faibles. Mais ce n'est pas lui qui décide. Du moins, pas encore. La hiérarchie policière a horreur du brouillard et elle exige que, d'où que vienne la lumière, un idéal d'élucidation s'exprime en toutes circonstances. Il éteint les néons en quittant son bureau. Dehors la nuit s'est emparée du ciel, et les réverbères des chaussées, mais la pluie a cessé quand il rentre chez lui d'un pas lent.

Le lendemain n'est plus férié pour personne sauf pour l'épouse de Brody qui, s'octroyant une journée de relâche après un 11 novembre traditionnellement très dense pour la pâtisserie-salon de thé qu'elle gère en centre-ville, le retient un peu au lit avant qu'il aille réveiller leurs deux enfants, préparer le petit déjeuner et les conduire à l'école. Brody n'est pas très pressé de faire son apparition dans un commissariat qui, de toute façon, ne bruisse guère d'activités quand il le rejoint. Rien d'autre ne l'y attend pour troubler la léthargie ambiante qu'une petite pile d'affaires courantes et les derniers interrogatoires de l'affaire Maurer, qui vont s'avérer aussi stériles que ceux de la veille. Les néons clignotent en vain. Ce qui était obscur hier le reste aujourd'hui. Personne n'avait le moindre

motif d'en vouloir au paisible, au si paisible Léon. Que faire quand le présent n'explique pas le présent ? « Attendre ! », s'exclame Brody en se frottant les mains. Et il argumente à voix haute, seul dans son bureau, comme pour continuer à s'en persuader : « Attendre, ce n'est pas ne rien faire. C'est s'occuper du reste, c'est-à-dire de tout ce que l'on n'attend pas. » Justement, on lui apporte la liasse des affaires courantes. Pas mal d'ivresses sur la voie publique, lendemain de jour férié oblige. Des plaintes pour vol. Deux scènes conjugales. Plus original, hier matin : une petite manifestation de jeunes « écervelés », sinon de « voyous », écrivent ceux qui les ont interpellés alors qu'ils distribuaient des tracts pacifistes à l'occasion et, surtout, à proximité des manifestations du 11 novembre. « Drôle de façon de faire remonter le passé à la surface », marmonne Brody. L'un de ces tracts est agrafé au procès-verbal. Il y est question des millions de morts des tranchées et, dans un même souffle, de ceux de la guerre d'après, de la guerre d'Algérie et de celle, en cours d'aggravation, du Vietnam. Il avait été facile de tous les embarquer pour un contrôle d'identité, une fouille complète et, pour les nombreux mineurs, un appel et une remise aux parents. « Les petits morveux ne manquent pas d'audace ! », sourit-il malgré lui. Le père du jeune *leader* présumé s'est vu infliger une amende, comme stipulé sur le procès-verbal principal de l'affaire. Un procès-verbal annexé, plus court, concerne une montre volée, de grande valeur semble-t-il, trouvée dans la poche d'un manifestant, majeur celui-là. Un certain « *Mark Pinson, 23 ans, sans domicile fixe, qui déclare avoir dérobé cette montre la veille au soir à un ami, Yanis Faivre, lors d'une réunion de préparation de la manifestation, et qui ajoute que, selon lui, « voler un ami n'est pas du vol ».* Il dit que le dénommé Faivre avait agacé tout le monde en se vantant à plusieurs reprises dans la soirée d'avoir reçu cette montre des mains d'une belle inconnue et en insistant sur l'idée d'un possible « mystère » afférent à celle-ci. Pinson explique avoir subtilisé la dite montre dans une poche de la veste de Faivre, en fin de soirée, quand tout le monde était occupé à boire et à danser, et qu'il est parti peu après. Il déclare ne pas connaître l'adresse de ce Yanis Faivre mais qu'il figure dans l'annuaire, ce que nous vérifions sur le champ ». Suit la description de la montre : « *Montre à gousset en argent à double poinçon, avec chaîne, dont le boîtier peut s'ouvrir. Remarquons que le couvercle de celui-ci est gravé à l'intérieur du nom 'Léon Maurer', de la date '1916' et d'une phrase en allemand* ». Brody sursaute. « Eh bien, il n'y aura pas eu longtemps à attendre ! ». A travers la porte à moitié fermée de son bureau il demande à voir la montre. Chacun ici travaille dans son coin et à ses heures, surtout les jours fériés : nul, hier, ne pouvait donc faire le rapprochement. Il hoche la tête en soupirant. Il faudrait tout réorganiser, mais la hiérarchie s'y oppose. On lui apporte la montre. Bel objet en effet, propice au vol, patiné par le temps – c'est le moins qu'on puisse attendre d'une montre –, affichant fièrement sa lignée tout droit venue d'un savoir-faire artisanal et périmé. Il ouvre le boîtier et lit en effet : « *Léon Maurer – 1916* » et, en dessous : « *In friede leben* ». En Alsace, tout le monde sait traduire : « *Vivre en paix* ». Pas étonnant que cette relique circule dans les poches de pacifistes ! Mais qu'y fait-elle, le jour de la mort de son propriétaire ? Surtout : comment y est-elle arrivée ? Qui plus est : pour finir sa course sur son bureau. Faut-il prendre au sérieux l'existence d'une « belle inconnue » ? L'action s'impose, et elle est double. Il consulte la liste des agents en poste, fait venir le plus agile, et lui confie la mission de retrouver *illico* Yanis Faivre, de le convoquer dans la soirée au sujet de la montre, et de le filocher d'ici là. Quant à lui, il va mettre fin aux errances de la précieuse mécanique en la rapportant sans délai à la stoïque Héloïse.

Celle-ci n'est pas surprise de sa venue, elle semblait même le guetter, postée sur le seuil de son petit deux pièces. Il décline avec un rictus sa proposition d'une tasse de thé, comme s'il voulait se convaincre par ce refus de l'importance de rester ferme sur le « soupçon méthodologique ». Elle s'en

rend compte. Elle veut maintenant s'expliquer, et plus seulement coopérer. Il ne demande rien. Elle dit quand même. Elle tient à répéter que, comme tous les soirs, elle avait éteint la lumière à 21 heures, ce pourquoi elle n'a rien vu, rien entendu et ne sait rien de plus. Qu'elle n'aurait jamais pu imaginer ce qui passait à l'étage du dessous, et qu'elle veut donc maintenant savoir, aussi cruelle soit la vérité quand elle se manifesterait. Qu'il faut cependant comprendre sa douleur, que depuis la mort si tragique de Gaston, euh de Léon, elle est chaque heure qui passe plus désespérée. Elle reste de marbre, quasi stupide, quand Brody, interrompant sans égard son monologue lancinant et larmoyant, sort soudain la montre de sa poche et la lui dépose dans les mains. Oui, elle se souvient avoir vu son frère la porter dans les grandes occasions, un souvenir de la Somme, disait-il, et puis ? Elle lui rend la montre et lui tend à la place un gros album de photos, à la reliure craquelée : « Je vous en avais parlé. Tous ces clichés ont été pris par Léon lui-même ». Encore un gage de bonne volonté. Elle va finir par en redevenir suspecte. « Qui est Gaston ? », demande-t-il brusquement. Elle détourne la tête et se tait. Il feuillette l'album. « Je vous l'emprunte, mademoiselle Maurer ». Il feuillette encore. Sur une page, et une seule, manque une photo. « La photo de Gaston ? C'est vous qui l'avez ôtée ? ». Elle acquiesce, et baisse les yeux. Puis elle explique, comme soulagée de pouvoir le faire. Gaston était un soldat un peu plus jeune que son frère. Ils s'étaient connus pendant la guerre. De souche alsacienne lui aussi, il avait envisagé de venir s'installer à Strasbourg et après leurs démobilisations, début 1919, ils avaient continué à s'y retrouver de temps à autres. C'est ainsi qu'Héloïse a fait la connaissance du jeune homme, qui n'eut bientôt de cesse de lui voler un baiser, ou plus. Le temps qu'elle en soit troublée, il était déjà parti à Paris, pendant l'été, pour y terminer ses études interrompues par la guerre. « Qu'importe ? Cela remonte à près de cinquante ans ... ». Cela importe, au contraire. Elle dit que oui, elle a revu Gaston, mais de loin, quand il est venu quinze ans plus tard, avec femme et enfant, reprendre une pharmacie Place de l'Homme de Fer. Peut-être l'avait-elle un peu attendu, se demande-t-elle pudiquement encore. Elle a par la suite soigneusement évité d'aller acheter ses médicaments chez lui. « Ment-elle ? », se dit Brody du bout des lèvres. De toute façon, Gaston est mort il y a dix ans. Elle a voulu accompagner son frère pour suivre ses funérailles. Elle croit savoir que la fille de Gaston a repris la pharmacie. Elle-même se sent maintenant très seule, Gaston est oublié, mais elle va rester si perdue et si malheureuse sans son frère, etc.

Brody compatit de nouveau et prend congé, l'album sous le bras. Il hèle un taxi, une de ces vieilles berlines Mercedes couleur prune abandonnées en novembre 1944 par l'administration d'occupation allemande, inusables, dont il reste bien peu d'exemplaires en circulation à Strasbourg et qu'il affectionne tant. Mais une fois installé et démarré : « Gaston comment, au fait ? », se demande-t-il soudain à voix haute en sursautant sur le velours de la banquette arrière. Le chauffeur, un atavique physionomiste qui pense le connaître ou le reconnaître, lui réplique d'un ton qui se veut inexplicablement rassurant : « Allez, vous le saurez bien le moment venu ! ». Sans doute. En attendant, il va déjà examiner ces photos, puisqu'il le faut. A la loupe, si nécessaire. Par pur professionnalisme. En réalité, l'idée le révolte. Car c'est l'album de guerre – et nul autre – de son frère qu'Héloïse a pris soin de lui remettre et il lui pèse de devoir aller ainsi arpenter les tranchées et les bivouacs. Il craint les rencontres qu'il peut faire aux tréfonds de cette maudite année 1916 qui l'oblige. A quoi s'ajoute sa longue expérience des enquêtes, qui l'amène à douter que ces vieilles pistes picardes, labourées ou plutôt déchiquetées comme elles l'ont jadis été par les bombes, puissent le conduire jusqu'à l'assassin qui arpente aujourd'hui les pavés et l'asphalte de Strasbourg. Pourtant, rendu dans son bureau, il s'enferme sans rien dire et ouvre l'album à la première page, puis

passe à la deuxième et ainsi de suite. Photos de groupe en uniforme alignant les visages émaciés qui s'efforcent de sourire à pleines dents, refuges de garnison grossièrement aménagés, tranchées boueuses, chevaux étiques, canons abandonnés, infirmeries de campagne, villages éventrés, églises castrées, paysages dévastés, défilés de gris sur gris à perte de vue. Et puis des portraits en gros plan, non légendés, de plusieurs poilus : les camarades de l'escouade, peut-être, le préposé à la cuisine ambulante, le distributeur de gnôle et de pinard, le maréchal-ferrant, le vétérinaire, plusieurs brancardiers ... Une demi-heure plus tard, lassé, nauséux, Brody trouve ce qu'il ne cherchait pas. Sur cette même page où Héloïse a décollé l'image de son cher Gaston, il y a tout en haut, à droite, le cliché aux bords dentelés de deux jeunes soldats considérant gravement une grosse pelote de ficelle posée devant eux sur un guéridon bancal, à côté de ce qui ressemble à une gourde. Et plusieurs gros plans des deux mêmes répartis sur le reste de la page. Pas de gros plan sur la ficelle, s'oblige-t-il, songeur, à remarquer. Mais, avec sa loupe de bureau, il peut déchiffrer les matricules des deux trouffions cousus sur le plastron de leurs vareuses. Il soupire en les recopiant sur son bloc. Il ne va pas y couper, il va devoir saisir les Archives militaires. Qui sont ces deux soldats ? Quels étaient leurs liens privilégiés avec Léon Maurer pour figurer ainsi sur son album ? Et leurs liens ... avec cette ficelle ? (Nouveaux ricanements systématiques). Se serait-il passé quelque chose à leur sujet sur le front de Somme, en 1916 ? Et si oui, quoi ? Cet éventuel quelque chose aurait-il contribué à pénaliser Maurer par la suite ? Voilà ce qu'il doit demander aussi aux Archives, et c'est pour lui comme chercher à faire parler les morts. Ce qui est bien pire que leur dérober leur montre. Et sans doute inutile. Car, il y revient toujours, que savent les morts de notre présent ? Peuvent-ils prétendre tirer à travers le temps des ficelles longues de cinquante ans ? Satanées ficelles ! A propos, Gaston serait-il l'un de ces deux soldats devant la pelote et la gourde ? Mais il a quitté ce monde depuis dix ans, selon Héloïse, et cela peut aisément se vérifier : alors qu'importe ? Paix sur la paix des braves ! On n'interroge pas plus les photos qu'on ne les inculpe.

Brody referme l'album, étire ses longues jambes et ses longs bras. Il rédige un formulaire pour les Archives militaires et sort déjeuner d'un croque-monsieur et d'un panaché à la brasserie la plus proche. « Un café, et l'addition ! », conclut-il au-dessus du comptoir. Mais $1916 + 13 = 1929$, la voilà son addition à lui ! De sa naissance au beau milieu de l'entre-deux guerres, il garde un gout de fer. Le silence autour de son berceau était comme une pause entre deux vacarmes. Il demande un autre café. De retour au bureau, il s'accorde sur sa chaise une petite sieste bougonne. Mais réparatrice : il se réveille l'esprit épuré des scories du passé. Et voici justement que la secrétaire lui vient lui annoncer la venue d'un contemporain, d'un bien vivant, le jeune – et, selon elle, assez joli – Yanis Faivre. Aussi pétillant du haut de ses vingt-deux ans que tragiquement amoureux, comme il a tenu à le faire savoir au plancton puis dans tout le commissariat depuis son arrivée. Et comme semble le confirmer le bref compte-rendu de la filature engagée en fin de matinée dont Brody prend connaissance avant de le recevoir. On y lit qu'en sortant de chez lui, un peu avant midi, le beau Yanis a trouvé la convocation dans sa boîte aux lettres, l'a fourrée dans sa poche et s'est rendu en bus dans le quartier de l'Observatoire. Qu'il y a rôdé pendant deux heures, interrogeant sans relâche les commerçants et les passants à propos d'une fille rencontrée la veille et qu'il essaye de retrouver. A tel point que chacun l'a considéré avec méfiance, puis goguenardise et pour finir compassion. Après quoi, l'air penaud et accablé, il a relu sa convocation et s'est dirigé directement, à pied cette fois, vers le commissariat. Mais, dans le bureau, le voici requinqué et plein d'espoir. Il commence par assumer sans vergogne sa participation au contre-défilé pacifiste. Il confirme en tous points le récit de Mark Pinson – un gars sincère mais sans scrupules, précise-t-il. Il s'inquiète aussi de savoir où se

trouve maintenant la montre et s'il peut la récupérer, mais il veut surtout savoir si la police peut l'aider à retrouver la mystérieuse jeune fille qui lui en a fait cadeau. Brody se demande à ce moment si Faivre n'en fait pas un peu trop dans le registre du « coup de foudre pour la belle inconnue ». Ou bien si, plus rusé qu'il ne veut le faire croire, il ne l'aurait pas déjà revue. Mais, se sentant suivi depuis ce midi, il en aurait déduit que la fille était suspectée de quelque chose et que son valeureux devoir était de la protéger : il aurait donc ostensiblement fait mine d'ignorer où la trouver. A moins que la « belle inconnue » ne soit qu'une pure invention, et la question devient alors : comment Faivre s'est-il retrouvé avec la montre de Maurer en main puis en poche avant qu'elle ne passe dans celles de Pinson. « Vous comprendrez que la façon dont vous êtes entré en possession de cette montre m'importe grandement, monsieur Faivre, quand vous saurez que son propriétaire a été assassiné il y a deux nuits de cela ». L'intuition de Brody quant à l'immatrité, doublée d'émotivité, de son vis-à-vis se confirme lorsque, à ces mots, il le voit instantanément pâlir, avaler sa salive en bredouillant, s'agiter sur sa chaise et s'effondrer en larmes. Dans la minute qui suit, laminé de confusion, de culpabilité et de désespoir amoureux, affirmant qu'il ignorait avoir été suivi, il finit par admettre qu'il en sait un tout petit peu plus, mais à peine. Et par lâcher que la fille était en train de refermer à clef, derrière elle, une petite porte donnant sur le côté d'un immeuble quand, l'avisant qui passait à ce moment sur le même trottoir, elle lui avait remis l'objet en lui disant sur un ton de défi : « Tiens, prends-là ! Tu auras peut-être bientôt besoin de cette montre, mais moi plus jamais ! Elle doit passer entre plusieurs mains pour que l'heure qu'elle donne soit de nouveau la bonne » avant de s'éloigner, le laissant là bouche-bée, paralysé par sa beauté plutôt que par son geste et ses propos énigmatiques. Il n'avait pas demandé l'heure – il savait qu'il était minuit tout juste passé – alors pourquoi ce don et pourquoi à lui ? Mais il ne voudrait pas qu'elle ait maintenant des ennuis à cause de lui car, s'il ne l'a pas revue depuis – et il faut le croire hélas quand il le dit –, il pense à elle sans cesse, il l'a cherchée toute la journée (il exagère : en début d'après-midi, seulement), il voudrait tant lui parler, il ne peut l'imaginer impliquée dans un meurtre, etc.

Brody enfile sans délai son imperméable et fait monter Yanis Faivre avec lui dans une voiture de service, en direction du quartier de l'Observatoire. Il lui demande de lui indiquer l'immeuble dont sortait la jeune fille. Dernière hésitation. « Vous me préviendrez si vous la retrouvez ? Elle court peut-être un danger ». Puis, comme ils passent devant le 2, boulevard Leblois : « Aucun doute, c'est à ce carrefour que nous nous sommes rencontrés ». Et il désigne la porte donnant sur le bureau de Maurer. Brody se tait et ramène Faivre au commissariat pour qu'il complète et signe sa déposition. Mais celui-ci refuse en revanche de prêter la main à l'établissement d'un portrait-robot de la fille – peu fiable d'ailleurs, venant d'un amoureux à ce point tétanisé. Brody n'insiste pas. Il n'a plus de raison de le retenir. Il ne suspend pas la filature pour autant. Ce vantard des nuits blanches antimilitaristes n'est pas un assassin. Avec lui cependant la police tient enfin une piste, certes bien fragile, mais c'est la seule. Fragile comme une nymphe urbaine apparue et disparue sans laisser de traces, sinon son fil d'Ariane sur place, curieusement enroulé sur le corps d'un peu redoutable Minotaure.

Il décide à ce propos de retourner boulevard Leblois avec la voiture de service, histoire de souhaiter le bonsoir à Héloïse et de regarder l'album de plus près avec elle. Il ne s'agit plus désormais qu'elle l'aide à réfuter des soupçons, mais qu'elle lui parle encore un peu du fameux Gaston. Est-il l'un des deux sur la photo ? Si oui, et c'est quasi certain, quelle histoire a-t-il vraiment « nouée » avec Héloïse ...et avec les ficelles « liées » à son frère ? A défaut d'en vendre en temps de paix – un office réservé

aux plantureuses quincaillères – , il s’était contenté d’aligner tranquillement ses meilleures molécules dans les tiroirs de sa pharmacie. A une époque d’ailleurs antérieure à celle des benzodiazépines et où, de longue date, les bien plus dangereux barbituriques régnaient en maître. Bref, Brody comprend qu’il lui faut souscrire à ses dépens, contre son gré, à la pénible tentation du *flash-back* pour « démêler » (décidément !) cet aspect-là, et quelques autres, du problème, s’agissant du moins de la figure et du rôle passé de Gaston. La pauvre Héloïse qu’il vient retrouver ce soir à cet effet semble de plus en plus abasourdie, moins par le chagrin que par le constat permanent de son absolue solitude. Mais la nostalgie la revigore un peu et elle confirme : oui, c’est bien Gaston, devant le guéridon. Gaston Bach. La pharmacie qu’il a reprise à Strasbourg en 1934 a gardé son nom après sa mort. La pharmacie Bach. Et l’autre soldat ? Léon, elle le répète, montrait et commentait peu ses photos de la Grande Guerre, et celles-ci moins encore. Elle se souvient cependant du prénom de l’autre soldat, René, mais pas de son nom. Mort au front, avait dit Léon. Ou autrement, avait plus tard dit Gaston. Elle soupire. Brody se déteste de harceler ainsi la pauvre femme. Il voit que les souvenirs lointains qu’il sollicite lui griffent d’autant plus le cœur que personne ne peut maintenant l’en protéger. (Elle est à peine plus âgée que sa propre mère : accepterait-il que quelque flic aille aujourd’hui exiger d’elle le récit de ce à quoi elle ne veut même plus penser ? Qu’elle doive se résoudre à lui révéler que, séduite par un ancien combattant jamais remis de son bras coupé, elle s’était trouvée enceinte de lui. Mais que, lui préférant les charmes de cette morphine dont il s’était épris de part et d’autre de son amputation, celui-ci s’était évaporé sans attendre de voir naître son fils, et sans le reconnaître. Brody adolescent avait rencontré une fois ou deux, en cachette de sa mère, cet homme diaphane, devenu absent de lui-même et qui, dans l’épaisse laine de son ancienne tunique bleu horizon, s’était taillé un sac en bandoulière noirci par la crasse des ans, abondamment rapiécé, dont il ne se défaisait jamais et au fond de laquelle cliquetaient flacons et étuis à seringue. Ces entrevues laconiques n’avaient pas eu de suite. Plus déterminant fut le fait que Brody ait été adopté et élevé par l’homme qui avait épousé sa mère peu après sa naissance, et qui eut un autre enfant avec elle, décédé de coqueluche en bas âge. Après quoi, ancien combattant lui aussi, il avait quant à lui peu à peu glissé tout au fond d’un silence sans recours. Pour finir, après avoir été licencié – parce que juif et communiste – de la papèterie où il travaillait depuis 1919, il s’était pendu à l’été 1939 à l’annonce de la nouvelle guerre. Voilà tout ce dont sa mère avait décidé de ne plus parler par crainte de s’habituer à maudire le monde entier, en plus de ses guerres.) Brody finit cette fois-ci par accepter une tasse de thé d’Héloïse. Elle lui reparle spontanément de la pharmacie. Du peu qu’elle sait de la fille de Gaston Bach, Renée, qui travaillait avec son père et qui aurait pris son relais à sa mort. Elle pose sa main sur la sienne : « Si c’est le cas, elle en saura peut-être plus que moi sur ce qui s’est passé en 1916, puisque cela semble vous soucier. Moi je vous ai tout dit. Au fond, cela m’a même un peu soulagée ! Gardez donc encore un peu l’album. Il est en de bonnes mains. Moi, je ne l’ai que trop feuilleté ... » Brody la salue d’un « bonne nuit » sincère. Sur le trottoir, devant sa voiture, il a une intuition. Il décolle la photo de la scène de genre avec deux poilus, guéridon, gourde et ficelle, et la retourne. En lettres violettes, il est noté : *Décembre 1916, Ablaincourt, Somme*. Il songe à l’inscription sur le boîtier de la montre. 1916, déjà ; mais aussi à ce message de paix en allemand...

Le lendemain matin, après une nuit passée à l’abri d’un salvateur somnifère (une benzodiazépine ?), Brody trouve un télex des Archives militaires. Vraiment des rapides, ceux-là ! Trop, à son goût. S’y confirme l’identité de Gaston Bach, né en 1896, étudiant en pharmacie à Paris – Héloïse n’a pas menti – , mobilisé en janvier 1915, affecté comme soldat de première classe à la 43^{ème} division d’infanterie, 85^{ème} brigade, 18^{ème} régiment. Mais encore : comparu le 31 janvier 1917 devant le

Conseil de guerre (motif non précisé, condamnation à un an de travaux forcés avec sursis), démobilisé en février 1919, pas de blessure, pas de pension. Le matricule de l'autre soldat sur l'album désigne quant à lui un dénommé René Souchet, né en 1892, tonnelier à Arbois, mobilisé en 1914, comparu lui aussi le 31 janvier 2017 devant le même Conseil de guerre (motif non précisé, condamnation à mort « pour l'exemple »), fusillé le 3 février 2017. Brody a le front moite. Il sait aussitôt qu'il ne doit et ne peut plus hésiter. Prémunir son fameux « doute méthodologique » de toute contagion psychologique consiste à lui autoriser et même à lui enjoindre une curiosité tout aussi systématique. Par retour de télex, il demande des informations complémentaires sur le parcours ou plutôt le surplace militaire de Léon Maurer, l'éternel caporal : Conseil de guerre lui aussi ? Pourquoi avoir pris et conservé toutes ces photos des deux « félons », comme on disait à l'époque. Étaient-ils juste placés sous ses ordres, parmi les quinze hommes de son escouade ? Dans tous les cas, que signifie cette pelote de ficelle à portée de tranchée, hier incongrue au pays des morts-vivants, et faisant aujourd'hui retour au cœur d'un crime bourgeois ? Et, pour commencer : a-t-elle un rôle, et lequel, dans l'épisode disciplinaire de décembre 1916 ? La question lui paraît aussi grave qu'absurde et dérisoire dans l'autobus qui le mène Place de l'Homme de Fer. (Il ferme les yeux. Un soir où son père adoptif avait sorti une bouteille de vieux calva, il s'était mis à évoquer en grinçant des dents les « fusillés pour l'exemple », ces déserteurs, ces rebelles, ces traîtres, ces pacifistes. Ces possibles grands-pères des Yanis Faivre et autres Mark Pinson. Mais le lendemain, il avait renié d'un bloc ses propos de la veille et extirpé d'une cantine en carton bouilli, confinée dans la remise, un magazine consacré aux « cimetières du souvenir » de Picardie et de Champagne, avec leurs plages de croix blanches à perte de vue sous un ciel de zinc. « Tous égaux dans la mort ! », avait-il commenté avant de sortir sarcler son carré de pommes de terre.) « Homme de Fer », annonce le contrôleur depuis la plateforme du bus, sortant Brody de sa rêverie. Un rayon de soleil tombe sur la croix verte de la Pharmacie Bach, au fond de la place. Un demi-siècle sépare les croix blanches de cette croix verte : se pourrait-il que l'enfer des tranchées fasse encore des victimes ? Il pousse la porte tintinnabulante, hume l'odeur d'antiseptiques, d'éther et de savon si propre aux pharmacies, et se dirige vers le comptoir. « Renée Bach ? », demande-t-il à la femme sans âge et sans formes, serrée dans sa blouse blanche, qui le regarde s'avancer en compulsant une liasse de formulaires. Elle acquiesce. Il se présente, lui montre sa carte, etc. Oui, le nom de Léon Maurer lui est connu, même si elle ne l'a jamais rencontré. Elle a appris sa mort par le journal. Non, elle ne savait pas qu'il avait une sœur. Elle le regarde droit dans les yeux et ne manifeste aucune émotion. Oui, elle peut répondre à ses questions, mais plutôt dans son bureau au fond de l'officine. Elle appelle sa jeune collègue, occupée en cette heure creuse de la matinée à ranger les boîtes de médicaments, de pansements et de dentifrice dans les longs tiroirs de la pharmacie. Elle la prie de bien vouloir la remplacer un instant. Mœurs huilées, parfaites en centre-ville. Mais toujours pas d'émotion. Elle referme la porte. « Maurer est donc enfin mort ? », dit-elle dans un soupir. Et Brody comprend que le train des confidences est lancé. Que, libérée de la retenue à laquelle elle s'est astreinte devant sa collègue, elle meurt maintenant d'envie de raconter toute l'histoire. Il lui parle du meurtre à la ficelle. Elle le scrute bizarrement, puis elle éclate d'un rire nerveux. A la façon, il le devine dans l'instant, de qui n'a pas l'habitude de rire. Et de fait, elle se calme aussitôt, devient grave. Connait-elle un certain René Souchet ? Elle devient plus grave encore. « Non, je ne le connais pas, mais c'était mon père. On m'a donné son prénom à la naissance parce qu'il était déjà mort ». Brody, bien qu'interloqué, s'efforce de rester placide, professionnel. Mais alors Bach, la pharmacie Bach ? « Gaston Bach m'a adoptée en épousant ma mère à la sortie de la guerre. J'avais 27 ans quand elle est morte, douze ans avant lui. Ils n'ont pas eu d'enfant. Il a payé mes études, il m'a ensuite recrutée à ses côtés, puis il m'a

progressivement tout légué peu avant à sa mort, il y a dix ans. Il estimait beaucoup mon père, je crois. » « Nous savons », dit Brody, « que Gaston Bach est resté en contact avec Léon Maurer » (il est passé au « nous » comme on met une bouée, pour mieux rester à la surface des choses). « Oui, pendant un certain temps après la guerre, m'a-t-il dit, mais j'étais toute petite – je suis née en 1917 – et je ne l'ai su qu'après. Quand nous sommes venus nous installer à Strasbourg, en 1934, et qu'ils se sont revus par hasard, puis de temps en temps, j'avais l'âge de comprendre qu'ils n'avaient plus rien à se dire. Et pourtant ! ». Et pourtant ? Voilà, c'est la question qu'elle vient de suggérer afin qu'elle lui soit posée, pour déclencher le flot de l'histoire sous l'histoire, lui donner des chances de se tarir enfin. Et voici que la pharmacienne, bien que toujours coincée dans sa blouse, commence à s'échauffer un peu, ce qui la rend plutôt belle. Un peu de sueur perle au-dessus-de sa lèvre quand elle se met à raconter ce qu'elle sait de cette folle épopée, telle qu'elle l'a reçue par bribes de la bouche de son père adoptif juste après la mort de sa mère. Telle aussi qu'elle l'a subie dans sa chair de fille, de femme puis de mère. Oui son père René Suchet, son père adoptif Gaston Bach et feu Léon Maurer étaient bien, en 1916, dans la même division d'infanterie, la même brigade, le même régiment, le même bataillon, la même compagnie, la même section, et pour tout dire la même escouade – elle tient manifestement, pour donner du poids à ses propos, à faire état de son impressionnante culture militaire. Ils étaient surtout enlisés plus haut que leurs guêtres, parfois jusqu'au poitrail et au-delà du cauchemar éveillé, dans les suites de la terrible bataille de la Somme qui avait fait rage tout l'été mais qui s'était encore étalée pour eux de la fin septembre au 7 novembre, date de la prise du village d'Ablaincourt – que les allemands avaient de nouveau tenté de leur disputer, féroce mais en vain, une semaine plus tard. « Comme vous le voyez, monsieur l'inspecteur, mon père adoptif m'a fourni tous les détails ». Léon Maurer, en tant que caporal, le premier sous-officier auquel ils avaient à faire, dirigeait leur petite escouade. Il le faisait sans panache, sans humour, sans humanité, ne recevant ni lettre ni colis, communiquant chaque soir à sa hiérarchie le nombre d'incidents, mais aussi de blessés, de morts parfois, pour signaler leur identité et demander leur remplacement. Mais Bach voyait bien que Maurer s'effritait de l'intérieur. Pas à cause de la peur, mais à cause de l'horreur. Ils en étaient tous un peu là, ou pas loin, surtout après ce qu'ils avaient vécu de juillet à septembre. Et maintenant, le vent et les pluies torrentielles figeaient les deux camps dans le cloaque de leurs tranchées, n'autorisant que quelques sanglantes escarmouches manigancées par la hiérarchie pour maintenir les troupes en éveil. Jusqu'au jour où Maurer commença à mûrir une étrange idée, à la distiller auprès de ses hommes à l'heure de la soupe et du quart de vin, à donner des ordres étranges comme « Economiser ses cartouches en toutes circonstances » ou encore « Ne pas tirer sur les Boches quand ils vont remplir leurs bidons à la source ». Et pour finir à parler de « pacification entre tranchées » en ébauchant des plans sur la glaise du bout de son couteau. « Un vrai désastre patriotique, monsieur l'inspecteur ! », Renée se croit-elle tenue de commenter en réajustant sa blouse. Personne cependant n'écoutait vraiment Maurer dans son escouade, ou du moins ne prenait ses délires au sérieux sauf, malheureusement, les « deux pères » de Renée ! Ce dans quoi Maurer les entraîna précisément est la seule chose dont Gaston Bach ne voulut jamais livrer les « détails » à sa fille adoptive. Mais cela semblait grave. En avait-il honte ? Le Conseil de guerre le lui avait-il reproché jusqu'à la nausée ? Probablement. Bach mentionna juste, dans un rire sarcastique, les seules pièces à conviction que le Conseil put leur désigner pour étayer ses accusations : une gourde en laiton et ... une pelote de ficelle. D'où le rire de Renée, tout à l'heure, à son tour. Ce qu'elle apprit en revanche, mais d'un autre que son père adoptif, et ce que le Conseil de guerre ignore en grande partie, c'est non pas l'existence – dérisoirement avérée par la ficelle et la gourde – mais la qualité des relations que, grâce au sabir

alsacien de Maurer et de Bach et à la jovialité foncière de Souchet, les trois français parvinrent à établir avec trois soldats allemands entre décembre 1916 et janvier 1917. Les uns et les autres réussirent en effet à se rencontrer à plusieurs reprises, en début de nuit, dans le no man's land boueux qu'ils définirent ensemble aux abords de la fameuse source d'approvisionnement partagé en eau potable. Celle-ci jaillissait à ses risques entre leurs tranchées respectives, protégée par un vieux puits de pierre à moitié enterré, à la margelle déchiquetée mais sur les pourtours duquel on pouvait s'asseoir. Ces rendez-vous, à eux seuls, les condamnaient. Ils partagèrent aussi, paraît-il, vin et bière, deux ou trois chansons chuchotées de concert, et même quelques parties de jeu de dames. Ils eurent enfin l'idée et le temps d'échanger leurs noms et leurs adresses peu avant d'être convoqués, chacun de leur côté, par leurs Conseils de guerre. « Je connais moi aussi le nom de ces trois allemands, monsieur l'inspecteur. Et pour cause, puisque Friedrich, le fils de deux d'entre eux, si je puis dire, est devenu mon mari, ou du moins désormais le père de notre fille. Mais c'est une autre histoire, ou plutôt un peu la même que la mienne, mais de l'autre côté de la frontière. Je vais y revenir. Sachez pour l'instant que c'est lui, en tout cas, qui m'a dit avoir entendu parler des rencontres des six hommes à la source, du vin, de la bière, des chansons et des dames. Mais jamais de la façon dont ils s'y prirent pour en arriver là. Encore moins de gourde ou de ficelle, ça non ! Il n'en savait pas plus, et je crois qu'il a aussitôt regretté de m'en avoir tant dit à ce sujet puisqu'il n'y est plus jamais revenu pendant notre courte vie commune. ». Brody se dit que c'était bien suffisant ainsi, que l'affaire de décembre 1916, près d'Ablaincourt, était maintenant devenue assez claire à ses yeux. D'après Renée, d'ailleurs, les deux Conseils de guerre, dans une belle symétrie, ne s'y trompèrent pas non plus : pacification avec l'ennemi. Et ils se montrèrent cohérents. Les sous-officiers Léon Maurer et Hermann Schultz, tous deux moyens fonctionnaires dans les administrations de leurs pays, ne se virent infliger que des blâmes et des peines de principe, ce qui n'empêcha pas Schultz de se suicider peu après, d'un coup de revolver très romantique dans la tempe, sans doute une séquelle du déshonneur. Les soldats de première classe Gaston Bach, étudiant en pharmacie à Paris, et Hans Bauer, étudiant en architecture à Francfort, eurent chacun droit à des peines de un an de travaux forcés avec sursis, à effectuer après la guerre, ce qui n'advint jamais. Quant aux soldats de seconde classe René Souchet, tonnelier à Arbois, et Otto Stelitz, mécanicien à Hambourg, leurs peines furent tout simplement d'être « fusillés pour l'exemple », comme les états-majors l'exigeaient parfois. Le 3 février 1917 pour Souchet, et une semaine plus tard, le 10 février 1917, pour Stelitz. « René Souchet était mon père », confirme Renée. « Et Bach a épousé sa jeune veuve un peu plus d'un an après ma naissance, juste après l'armistice. Otto Stelitz, lui, était le père de Friedrich. Allez savoir pourquoi, mais Bauer a lui aussi épousé sa jeune veuve peu après sa naissance, lors d'une permission ». Allez savoir pourquoi aussi Gaston Bach et Hans Bauer furent amenés à se revoir régulièrement. Bien plus, semble-t-il, à l'instigation pressante de Léon Maurer, installé à Strasbourg depuis l'armistice, que de leurs propres initiatives. Tant et si bien que les familles Bach et Bauer, une fois constituées et rapprochées de la sorte, finirent par se fréquenter puis, pendant les vacances, par monter des excursions communes au Luxembourg, en Forêt Noire et même en Lorraine reconquise – les Bach vivaient alors à Nancy. Nés tous deux en 1917, Friedrich et Renée avaient cinq ans quand ils partagèrent leur première barbe-à-papa. Ils se virent lentement grandir, sans rien vraiment connaître de l'histoire de leurs parents, ni vraiment le chercher. Ceux-ci, d'ailleurs n'en parlaient jamais, du moins pas devant eux. Ne fallait-il pas en finir pour de bon avec cette maudite guerre, devaient-ils se dire, ou du moins épargner ses scories à leurs enfants ? Sans doute, à l'adolescence, Renée et Friedrich côtoyèrent-ils Léon Maurer une fois ou deux et le perçurent-ils comme une sorte de vieil oncle ennuyeux – et ennuyé, il l'était ! – que l'on tient d'autant plus facilement à distance de la

jeunesse qu'il ne s'intéresse guère à elle. A l'approche de leurs 18 ans, ils commencèrent inévitablement à flirter, sous le regard approbateur de leurs familles – ce qui gâchait un peu leur plaisir. Mais l'Histoire s'en mêla : Hans, architecte ambitieux, venait alors de rejoindre le parti nazi, pendant que Gaston, bien que pharmacien installé, s'enflammait pour le Front populaire. Les deux familles se brouillèrent sérieusement. Puis vint la deuxième Guerre mondiale, ses nouveaux cortèges de terreur, ses combats inédits de chaque instant en chaque lieu. Les deux jeunes gens se perdirent donc de vue, au total, pendant près de dix ans. Juste après la Libération, Renée reçut une lettre de Friedrich, adressée « aux bons soins de Léon Maurer », et que celui-ci se fit un point d'honneur de transmettre aussitôt. Elle vivait désormais seule avec son père – sa mère était morte de diphtérie à l'hiver 1944 (car même les pharmaciens, alors, n'avaient plus de vaccins, et pas encore d'antibiotiques). A son invitation, Friedrich vint partager un dimanche avec elle à Strasbourg. C'est à cette occasion qu'elle rapprocha les quelques pièces du puzzle de 1916 récemment exhumées par son père adoptif de celles, plus nombreuses, que lui-même détenait du sien. Ils reconstituèrent ainsi avec une troublante perplexité tout ce qu'elle vient de relater à Brody. Puis ils parlèrent d'autre chose. Ils virent qu'à 28 ans, tous deux étaient restés célibataires. Elle venait de terminer bon gré mal gré ses études de pharmacie, émietées par la guerre. Lui, après avoir passé toute la guerre en Norvège, affecté aux services d'approvisionnement de l'armée d'occupation, avait abandonné l'idée de reprendre le cabinet d'architecte de son père. Il travaillait désormais dans les travaux publics : il y avait beaucoup à reconstruire en Allemagne aussi. Bref, Renée rendit sa visite à Friedrich et, bien qu'ils ne fussent plus guère amoureux l'un de l'autre, ils ne tardèrent pas à se marier. Il y eut peu d'invités à la cérémonie, mais Léon Maurer réussit néanmoins à se glisser parmi eux. Gaston Bach et Hans Bauer, le père adoptif de Friedrich, firent aussi le déplacement mais ils évitèrent de se parler. A peine se saoulèrent-ils un peu. Les époux s'installèrent à Francfort, eurent une fille – Michalea ou Michèle, selon là où elle vit – et, sans surprise, se séparèrent peu après. Sans violence, sans aigreur, sans tristesse non plus, avec l'étrange et probable sentiment d'avoir joué des rôles conçus par un auteur anonyme pour un scénario qu'ils ne comprenaient pas. « Encore un mot : quelle âge a votre fille ? », demande Brody. « Elle vient d'avoir vingt ans, mais je n'ai même pas pu fêter cet anniversaire avec elle. Après avoir oscillé entre son père et moi, surtout à partir de son adolescence, elle a fini par le rejoindre à Francfort il y a trois ans. J'ose espérer qu'elle a gardé le cœur bilingue ». « Jolie formule », glisse Brody en prenant congé de la triste Renée.

Dans le bus qui le ramène au commissariat, il scrute le regard un peu fiévreux de Michèle – ou Michaela – sur la photo que sa mère, l'extirpant d'une boîte à chaussures, a tenu à lui remettre sur le seuil de la pharmacie. Un regard bilingue, lui aussi ? Etrange filiation, quoiqu'il en soit. Cette indéniable beauté juvénile est indéniablement marquée du sceau brutal de deux guerres mondiales : sans les avoir vécues elle leur doit la vie, semble-t-il. D'où ce masque tragique qui force l'attention et qu'elle affiche sur l'Ektacolor que Brody, satisfait de son hypothèse experte – il s'y connaît en tragédie –, plonge au fond de sa poche avec son bloc-notes désormais bien rempli en descendant du bus.

A peine a-t-il rejoint son bureau qu'on vient l'avertir d'un appel téléphonique du policier chargé de la filature de Yanis Faivre annonçant que celui-ci vient de pénétrer dans l'immeuble d'Héloïse et de feu Léon Maurer. Reboutonnant aussitôt son imperméable, et faisant fi de son rituel sandwich, Brody réquisitionne une voiture de service et se précipite boulevard Leblois. L'air est piquant, sous le soleil pâle et brumeux de midi, et il remonte son col en se dirigeant vers le lourd portail d'entrée. Quand il

le pousse et s'engage dans le hall, il manque d'entrer en collision avec le dit Yanis, l'air plus éthéré que jamais. Pendant que le jeune homme ramasse sur les dalles humides son journal et divers papiers victimes de leur rencontre, Brody, sans y avoir vraiment réfléchi en route, sort de sa poche la photo de la belle « bilingue ». Il entraîne Yanis dans un recoin, et la lui colle sous les yeux : « C'est elle ? ». Mais le pacifiste, après n'avoir accordé qu'un coup d'œil au portrait aux couleurs vives, le regarde droit dans les yeux. « Jamais vue ! », lui souffle-t-il au visage. Brody réfléchit, n'insiste pas et lui lâche le bras. « Vous pouvez y aller, Faivre, mais ne vous éloignez pas trop ».

Après quoi il monte chez Héroïse, la photo toujours à la main. Elle l'accueille sans un mot, s'en va chercher une tasse propre et lui verse du thé, celui qu'elle a servi à Yanis et qui a eu le temps de tiédir. On dirait que cette pauvre femme ne sait rien faire d'autre que verser des boissons chaudes et des larmes, se dit-il. Elle non plus ne semble guère prêter attention à l'image de Michèle – ou Michaela – qu'il vient de déposer sur le plateau. Tout juste ôte-t-elle ses lunettes et plisse-t-elle les yeux. « Alors vous savez, désormais ? Vous avez suivi mon conseil, vous êtes allé voir Renée. Elle vous a parlé de la petite, donc, et pour le reste elle doit savoir beaucoup de choses, plus que moi je suppose, ou du moins des choses différentes. J'en déduis que vous avez eu maintenant accès à tout ce que ces taiseux ont tant voulu cacher. » « Non, ne croyez pas cela, il y a beaucoup que j'ignore encore, à propos par exemple d'une histoire de ficelle et de gourde. Vous savez, celles de la photo à Ablaincourt. Ne soyez pas taiseuse à votre tour, mademoiselle Maurer, éclairez-moi sur ce point si vous pouvez ». Elle frémit un peu. « Est-ce si important, monsieur l'inspecteur ? ». « A vous de décider, mais je crains bien que cela doive nous éclairer aussi sur la mort de votre frère ... ». « Si c'est ainsi, je peux bien vous le dire. Mais il n'aurait pas aimé. Un peu après la fin de la guerre, j'avais fait à Léon la suggestion de se débarrasser d'une gourde en métal toute cabossée qu'il conservait sur une étagère avec quelques souvenirs à peine plus rutilants ramenés des cantonnements et des tranchées. Sa réaction fut brutale. Pas question. Ni de la jeter, ni de dire pourquoi, ni d'en parler jamais. Une sorte de secret militaire, aurait-on dit. C'est un peu plus tard seulement que j'ai su, mais pas par lui, qu'elle faisait partie d'un dispositif de communication, simple mais ingénieux, qu'il avait inventé lui-même sur le front. » Brody doit insister pour obtenir des précisions sur le dispositif en question. D'une large et solide fourche de frêne qu'il avait taillée puis fichée en terre, Léon avait fait une fronde en tendant entre ses branches une lanière élastique formée de bandes découpées dans des pneus de camion et tressées ensemble. L'ensemble était dissimulé sous des branchages la journée. La nuit venue, une gourde lestée de quelques cailloux et au goulot de laquelle était nouée l'extrémité d'une pelote de cent mètres de solide ficelle – l'autre extrémité l'était au pied de la fourche –, formait alors un excellent projectile, tout du moins pour acheminer à courte distance les messages qu'on voulait bien y glisser. Pour récupérer les réponses, il suffisait de rembobiner discrètement la ficelle. « C'était certes ingénieux, chère mademoiselle, mais à qui ces messages étaient-ils destinés ? Et de qui tenez-vous ces précisions techniques, puisque votre frère n'a jamais voulu en parler ? De Gaston Bach ? ». Héroïse semble maintenant s'exprimer depuis une zone de rêves. « Les messages ? Nous n'avons conservé que cette affreuse gourde ... Mais oui, c'est bien le cher Gaston qui m'a tout raconté ... Seulement vous vous trompez sur un point, monsieur l'inspecteur : mon frère a récemment accepté de parler de sa fronde ... la bien-nommée. Pas à moi, mais devant moi. Et j'ai vu à cette occasion qu'il restait très fier de sa vieille invention, à défaut de l'être de ses intentions d'alors. » Brody voit maintenant en chacune des rides d'Héroïse les traces de brûlure laissées par le feu intérieur d'un combiné d'amour et de colère passionnels et jamais vraiment éteints. Il lit aussi dans ses yeux et dans sa voix qu'une digue de confidences est prête à lâcher. Il hésite pour la forme,

mais il ne peut plus reculer. « Pas à moi, mais devant moi, dites-vous. A qui d'autre alors, alors ? A Yanis Faivre ? » « Non, ce bon jeune homme est venu ici tout à l'heure pour la première fois. » « A Michaela ou à Michèle, alors ? » « A Michaela Bauer, oui, c'est du moins ainsi qu'elle s'est présentée le premier soir. J'avais entendu dire par Léon que Renée avait eu une fille, mais je ne l'avais encore jamais vue. Oui, c'est elle qui est venue nous voir ». Brody se sent gagné par une cruauté toute professionnelle. « Je crois, mademoiselle Maurer, que vous m'avez caché beaucoup de choses et que nous avons beaucoup à nous dire. Pourquoi ne descendrions pas dans le salon de votre frère pour continuer cette conversation ? ». Elle resserre son châle et se soumet. Avant de sortir, il extirpe de sa sacoche le vieil album de photos et le dépose à côté de la théière.

La pièce est froide. On ne chauffe déjà plus. Brody allume une lampe et tire les lourds rideaux. « C'est ici que Léon l'a reçue, trois soirs de suite. Le premier soir en ma présence, c'était le 8 novembre, les deux suivants en tête-à-tête. Oui, donc le soir de sa mort aussi, je sais, et je vous ai dit qu'il n'avait reçu personne ce soir-là, je sais aussi. Si je vous ai menti, monsieur l'inspecteur, c'était pour protéger la petite, pour la laisser en dehors de la vie et de la mort de mon frère. Tant que vous ne sembliez pas avoir entendu parler d'elle, à quoi bon le faire moi-même ? Et puis ce jeune fou amoureux a débarqué chez moi tout à l'heure en la cherchant partout, en me sommant de lui révéler son nom et son adresse, et je vous ai vu arriver juste après avec la photographie à la main. J'ai compris que je n'allais bientôt plus pouvoir me taire. Oui, elle est venue ce soir-là après n'avoir téléphoné qu'une heure auparavant pour annoncer son arrivée. Je les vois encore, le premier soir, assis sur leurs fauteuils, l'un en face de l'autre, un peu comme des fantômes déjà. Je me suis tenue debout, en silence. » Michèle – ou Michaela – savait où elle était, et Léon savait qui elle était. Il l'avait connue gamine sans doute, du vivant de Gaston. Ils se sont pourtant vouvoyés. Pas de bises au seuil des portes, non plus. Comme Brody, elle ne s'intéressait désormais qu'à une seule chose, ou plutôt à deux : la ficelle et la gourde. Elle était venue chercher des explications. Elle se tenait raide, les mains à plat sur les genoux, et sa voix était froide. Léon Maurer se fit un plaisir un peu cabotin de lui décrire son fameux stratagème, petit croquis à l'appui, puis d'envoyer Héloïse chercher la vieille gourde bosselée au fond d'un placard pour la montrer à la jeune fille, qui ne sembla guère impressionnée. « Mais encore ? », insista-t-elle. Il sortit alors le grand jeu, à son intention comme à celle d'Héloïse, censée elle aussi tout ignorer de cette histoire. Une histoire de soldats, de survivants affreusement hantés par le souvenir de plus de deux mois de combats sans pitié, suivis d'une stabilisation du front qui les condamnait à bivouaquer depuis deux autres mois dans la boue et le froid, les nerfs abrasés par d'incessantes escarmouches avec l'ennemi et leurs lots de morts absurdes des deux côtés. Léon était loin d'être le seul à rêver nuit et jour de la cessation définitive des hostilités, et peu importait à la plupart d'entre eux de savoir qui en sortirait vainqueur. Mais, selon lui, lorsque le besoin de parler de « pacification » – un mot entendu lors de sa dernière permission – le saisit un soir dans la tranchée, comme à l'improviste, il ne rencontra chez ses hommes qu'une passive approbation de principe et quelques dodelinements de têtes. Tous étaient plus ou moins perclus de résignation. Deux soldats cependant l'avaient surpris le surlendemain, pendant qu'ils prenaient leur quart, construisant sa fronde au fond d'un abri. Ils s'étaient approchés et l'avaient questionné sur ses intentions. Son idée de tenter d'écrire à ceux d'en face leur plut d'emblée. En allemand qui plus est. Et dans l'espoir d'une réponse, quelle qu'elle fut. Léon dit que tous trois partagèrent alors le même enthousiasme pour ce projet. Ils testèrent la fronde peu après, au début d'une nuit de lune montante, puis allèrent se coucher sans vraiment trouver le sommeil. Au petit matin, quand ils eurent rembobiné la longue ficelle, quelle ne fut pas leur émotion ! La gourde qu'ils ramenèrent

contenait un message. Écrit dans un mauvais français, il remerciait les français de leur lettre si courtoise, s'enquêrait de leurs nouvelles et leur envoyait leurs meilleures salutations en retour. Une correspondance s'établit de la sorte, de plus en plus cordiale au fil des allers-retours. Il s'ensuivit bientôt entre leurs auteurs, malgré les risques encourus, le projet de se rencontrer entre les tranchées, dans un lieu abrité. « Nous étions trois, les allemands vinrent à trois aussi, on appelait cela de la 'fraternisation', nous n'avions pas honte de ce que nous faisons », crut devoir souligner Maurer en se rengorgeant quelque peu. « Et sur ses six hommes, quatre étaient ou sont devenus mes grands-pères », répliqua Michèle, qui l'avait écouté sans dissimuler son agacement. « En effet, mademoiselle, en effet. Mais nous avons assez parlé pour ce soir, revenez demain à la même heure si vous souhaitez continuer à bavarder. Ce sera toujours un plaisir, Héloïse va vous raccompagner, etc. ». Le lendemain, Michaela était là à l'heure dite. Léon la reçut seule un bon moment mais, comme elle sortait de chez lui, visiblement bouleversée, serrant un mouchoir dans le poing qu'elle tenait devant sa bouche, Héloïse lui fit signe depuis l'escalier et l'attira chez elle. « Vous comprenez, monsieur l'inspecteur, il y a des choses qui se disent mieux entre femmes, et cette petite me plaisait bien. Elle avait su, la veille, faire s'épancher mon frère mais sans se laisser trop émouvoir par son récit, presque en lui tenant tête, ce que je ne faisais plus depuis si longtemps. Et je devinai qu'en guise de représailles, il venait de la malmené à sa façon. J'ai préparé un thé, et nous avons parlé. » Le bouleversement de la jeune fille tenait à la fois du ressentiment, de l'irréparable et du désespoir. A sa demande, Léon Maurer lui avait relaté par le menu les rencontres clandestines entre les trois français et les trois allemands, décrivant par petites touches émues la riche et lumineuse camaraderie qui s'était installée entre eux. Pour finir, il avait sorti d'un tiroir une belle montre à gousset qu'Hermann Schultz, son homologue allemand, lui avait offerte peu avant leurs arrestations respectives. Mais des circonstances de celles-ci, malgré l'insistance de Michaela, Léon n'avait rien voulu révéler. L'air buté, se drapant sur ce point dans un silence d'autant plus révoltant qu'il venait de se complaire dans les confidences sur tout le reste, il écarta ses questions d'un revers de main, comme pour dire « Vous êtes trop jeune pour savoir et comprendre cela », ou « Il faut avoir vécu cette époque » ou encore « Ne remuons pas ce douloureux passé », bref « Cela ne vous regarde pas ! ». « Or cela ne regarde personne autant que moi ! » s'écria-t-elle devant Héloïse en réprimant un sanglot de colère. « Comprenez-là, monsieur l'inspecteur ! Depuis sa naissance, un épais voile lui cache la vérité sur ses deux réels grands-pères, les malheureux bidasses René Souchet et Otto Stelitz – Renée Bach vous a parlé d'eux, je suppose. Ni ses parents ni avant eux ses grand-mères n'ont pu comprendre puis expliquer pourquoi ces deux hommes, et eux seuls, ont été fusillés, et donc exclus par là-même du statut d'anciens combattants, laissant leurs veuves et leurs enfants déshonorés, sans pension et démunis, ce qui a conduit Gaston Bach et Hans Bauer à leur tendre les bras. » « Par l'entremise de votre frère ? », suggère Brody. « Oui, de toute évidence, même s'il ne me l'a jamais clairement affirmé. Et c'est ce que Michaela a fini par comprendre toute seule au fil des ans, entre les demi-mots de ses parents, de part et d'autre de la frontière réapparue entre eux. Mais cela n'a fait qu'exciter son besoin d'en savoir plus. N'est-elle pas en quelque sorte la petite fille de ces événements ? Celle à qui, plus qu'à d'autres, Léon devait la vérité ? Le silence et le malaise de ses parents et de leurs propres parents la taraudent, jusqu'à l'avoir conduite aux portes du suicide. Ce soir-là, pendant que je lui versais une seconde tasse de thé, elle m'a montré une petite fiole de sédatif qu'elle a dérobée, il y a quelques années, dans la pharmacie de sa mère, et qui ne quitte pas depuis lors le fond de son sac. » Brody dresse l'oreille. « Que vous a-t-elle dit d'autre en sortant de chez votre frère ? ». « Après le récit de son entretien avec Léon, ses larmes et son exaspération étaient telles que, bientôt, elle n'a plus guère été en mesure de parler. Mais je comprenais ce qui

l'agitait, alors c'est moi qui ai parlé, moi qui ai dit ce que lui n'avait pu ou pas voulu lui dire, et qu'il ignorait que je savais. » Héloïse se lève et écarte un peu les rideaux. « Voyez », dit-elle, « le soleil a percé la brume, pourquoi ne pas prolonger notre discussion en marchant un peu dehors ? ». Sans attendre la réponse de Brody, elle lui tend son imperméable et enfile un manteau sans âge, dont elle relève le col de fourrure.

Le fait est qu'une douce lumière d'après-midi a embrasé les dernières feuilles rouges et jaunes des arbres du quartier de l'Observatoire. Ils marchent sans se presser. Brody lui a pris le bras, dans un geste quasi filial qui l'étonne lui-même. « Que lui avez-vous dit que vous semblez être la seule à savoir, Héloïse ? », et ce recours à son prénom le surprend de nouveau. Mais ce n'est pas cette soudaine familiarité qui la fait rougir une fois de plus. « Je lui ai tout d'abord confié ce que j'ai toujours caché à mon frère, ce genre de choses, voyez-vous, qui ne s'échange qu'entre femmes, ce pourquoi vous devrez vous aussi l'oublier. En mars 1919, après sa démobilisation, Gaston Bach est venu ici, à Strasbourg, se réfugier pendant quelques jours chez mon frère, tout juste démobilisé lui aussi. Il n'avait aucun autre projet que de reprendre ses études en septembre, et il tournait en rond en fumant sa pipe dans le salon. Il était encore tourneboulé par la guerre, durci en surface mais en miettes à l'intérieur. Emouvant. Séduisant. Ou plutôt : jouant à me séduire pour se donner une contenance et se mettre un peu à l'écart de l'étrange et envahissante sollicitude de mon frère. J'avais 24 ans, la guerre m'avait confinée au célibat, il m'a cru disponible, et je l'ai été pour lui. Une nuit, une seule, pendant que Léon était parti à Paris pour confirmer son emploi auprès du ministère. Michèle ne s'est pas moquée de moi quand je lui ai dit que, avant Gaston, j'étais vierge, et qu'après lui je le suis en quelque sorte restée. Léon n'a rien su, n'a rien vu, et de retour de la capitale il avait déjà tout organisé pour que Gaston, désespéré comme il l'était, épouse la veuve de René Souchet, adopte sa toute petite fille et les emmène à Paris. Je n'ai jamais connu mon frère aussi directif, aussi déterminé. Peu après, il est parti quelques jours en Allemagne. » A cette évocation, Michèle trouva la force, en séchant ses larmes, de confirmer à Héloïse ce que celle-ci, au fil du temps, avait fini par reconstituer par elle-même. C'est-à-dire ce que, peu avant de mourir, son grand-père Hans Bauer, le père adoptif de son père Friedrich, lui avait récemment révélé après qu'à plusieurs reprises elle lui ait demandé de l'éclairer sur tous les événements de cette époque. A savoir que Léon, lors de sa venue en Allemagne, avait tout d'abord localisé les parents d'Hermann Schultz, effondrés et salis par son suicide, et qu'il leur avait rendu visite. » (Au mot de « suicide », Brody ne peut, comme d'habitude, réprimer un frisson nauséux.) Maurer aurait fait mine de proposer au couple des Schultz de leur restituer la montre offerte par leur fils, sans toutefois en ouvrir le boîtier, ce qu'ils avaient refusé non sans manifester leur totale incompréhension de voir cet objet en sa possession. C'est du moins ainsi que les Schultz racontèrent plus tard la scène à Bauer, qui connaissait en outre la montre en question. Sans doute Maurer cherchait-il de la sorte à sonder leur connaissance des circonstances et des causes du suicide de leur fils. Mais le ministère allemand de la guerre ayant assimilé celui-ci à une forme de désertion, ils n'avaient pas d'autres éléments à leur disposition pour se protéger des sarcasmes de leur voisinage, et Maurer s'abstint de leur en fournir. « Après quoi, mon frère aurait surtout consacré son séjour en Allemagne à contacter Hans Bauer et la veuve d'Otto Stelitz et à les convaincre avec succès, comme il l'avait fait avec Gaston et la veuve de Souchet, et avec les mêmes arguments je suppose, à convoler en justes noces ». « Quels arguments, Héloïse ? », susurre Brody comme pour lui-même, avec la prudence infinie de celui qui perçoit enfin les battements du cœur profond de l'énigme. Et qui réalise en même temps que, presque par inadvertance, leurs pas les engagent peu à peu dans la direction du commissariat. « Je ne sais trop, monsieur l'inspecteur. Mais

ce que j'ai aussi dit à Michalea, c'est que pendant notre nuit intime, et jusqu'à l'aube, Gaston m'a beaucoup parlé. Je crois maintenant qu'il en avait alors un désir plus fort, plus urgent, que de ce que nos jeunes corps venaient d'accomplir, mais que ce rapprochement a facilité la confiance. J'allais dire : la confession. Quelque chose le ramenait vers les tranchées, et surtout vers ce qui s'était passé entre les tranchées, et c'était comme un secret qui lui dévorait la conscience. Un secret que je n'aurais pas voulu connaître, et que j'ai trop longtemps gardé pour moi. Jusqu'à ce que je puisse enfin le partager avec la petite fille de Souchet et de Stelitz, à temps pour la sauver de l'impasse dans laquelle je la voyais s'enfermer. C'est pourquoi je peux vous le livrer également, mais en vous suppliant de l'effacer aussitôt. Pour préserver de la malédiction non seulement la mémoire de mon frère, ce qui n'importe plus guère, mais surtout – et n'est-ce-pas ce que nous souhaitons tous ? – l'avenir de Michaela ». « Ou de Michèle. J'ignore ce que vous me demandez d'effacer, Héloïse, et donc si je le peux. Le passé est finalement plus tenace que ce que nous voudrions penser et faire de lui. Asseyons-nous un instant sur ce banc, voulez-vous ? »

Le passé cherche et réussit en effet à s'imposer, et les deux pigeons qu'ils font fuir en s'installant évoquent à Brody ceux que l'on disait « voyageurs » et dont son beau-père lui avait raconté les exploits lorsqu'ils permettaient à des unités isolées sur le front de communiquer avec l'arrière, de demander des secours, d'informer l'artillerie. Héloïse à ses côtés est elle aussi rattrapée par ses souvenirs. Son regard presbyte se perd sur les pavés de la chaussée devant eux. Peut-être le visage de Gaston s'y dessine-t-il. Elle ne sait plus à qui elle parle. Oui, la jeune fille était sortie si furieuse du bureau de son frère, si convaincue qu'il se refuserait toujours à éclairer et à dénouer – « dénouer » – la tragédie de ses origines alors que lui seul le pouvait, si irritée de le voir s'attribuer néanmoins le beau rôle dans cette fable de mutinerie pacifiste à laquelle elle ne parvenait pas à souscrire en l'état, et elle avait surtout l'air si anéantie d'aboutir à une telle impasse qu'Héloïse, qui n'y croyait plus depuis longtemps, avait décidé de lui dire pourquoi. Aucun des mots cueillis de la bouche de Gaston, si près d'elle, dans ses bras, n'avait été altéré par le temps. Et ils traçaient un autre portrait de Léon Maurer. Celui d'un petit sous-officier dont, comme tant d'autres à ses côtés, les nerfs avaient lâché à l'épreuve du carnage de la bataille de la Somme puis de la macération dans les boues glacées de l'automne qui lui avait fait suite. Et auquel – le corps lui aussi maculé, puant, rongé par les poux, le cerveau noyé par le mauvais pinard qu'on leur distribuait sans compter, disputant son pain aux rats qui grouillaient jour et nuit entre ses bottes, ces bottes qu'il ne retirait jamais pour ne pas voir l'état de ses pauvres pieds, grappillant quelques heures de sommeil entre deux alertes, entre deux corvées de terrassement – étaient peu à peu venus des délires de retour à la paix que tout autour de lui ne faisait que contredire. A l'approche de Noël 1916, il s'était souvenu des récits devenus aussi mythiques que clandestins des trêves de Noël 1914 sur le front de l'Ouest. Un rescapé de la bataille d'Ypres lui en avait même dressé un tableau magnifique, un matin de la fin août, alors qu'ils préparaient un assaut probablement plus meurtrier que les autres, ce pourquoi ce jour-là le vin sentait l'éther. Maurer avait testé ses hommes à ce sujet. Constatant leur apathie, il avait alors conçu son projet de pactiser avec les Boches et construit sa fameuse fronde. Bach et Souchet, peut-être parce qu'ils étaient tout autant déconnectés de la réalité que lui, furent les seuls à oser le soutenir. Leur premier essai fut une réussite, mais Bach sut par la suite qu'ils avaient été aussitôt dénoncés, sans savoir par qui – mais comment avaient-ils pu imaginer qu'il n'en irait pas ainsi ? – , et que Maurer avait été convoqué sans délai par son lieutenant de section. Souchet étant quasiment illettré, seul Bach pouvait lire les messages échangés avec les allemands. Ou plutôt : pas ceux qu'ils envoyaient, dont Maurer tenait à être le seul rédacteur, mais certains de ceux qu'ils recevaient

quand Bach était le premier à les récupérer. Les premiers avaient été amicaux, puis enthousiastes, et pour finir purement pratiques : quel jour, ou plutôt quelle nuit, et à quelle heure se retrouver, avec quelles précautions, et qui apporterait quelles boissons, quelles rations reçues de l'arrière, etc. Mais par la suite, lors des joyeuses retrouvailles entre les six hommes près du puits, sa bonne connaissance de l'allemand permit à Bach de surprendre certains des apartés de Maurer avec Schultz, son homologue. Et très vite lui vinrent des doutes sur les intentions réelles du premier, que manifestement le second ne décelait pas. Peu avant leur arrestation, un dernier message reçu de leurs partenaires allemands, qu'il fut le premier à sortir de la gourde et à dérouler avant que Maurer le lui arrache des mains, confirma ses intuitions. Il s'agissait d'un plan-masse, assez précis, assorti d'un plan de localisation plus sommaire des très profondes galeries souterraines que, depuis octobre, les services du Génie de l'armée allemande avaient de nouveau entrepris de creuser et d'aménager dans les parages d'Ablaincourt. Le premier de ces plans aurait pu être tracé par Hans Bauer, qui s'était présenté comme étudiant l'architecture. Le second était quant à lui d'une importance stratégique considérable : les armées françaises, britanniques, australiennes et canadiennes s'étaient rendu compte à leurs dépens du rôle de ces fameuses galeries aux premières semaines de la bataille de la Somme. Lorsque quelques jours plus tard, en attendant de passer devant le Conseil de guerre, Bach mentionna l'étonnant contenu de ce dernier message à Maurer, celui-ci se contenta de hausser les épaules et de commenter : « Je n'avais pas le choix ... ». Maurer, Bach et Souchet comparurent l'un après l'autre, à huis clos et dans cet ordre, le premier assez longuement. Les officiers du Conseil de guerre n'évoquèrent pas les plans devant Bach, s'enquirent de ses remords et s'employèrent à banaliser son rôle avant de le condamner à une année de travaux forcés avec sursis, une condamnation dont il n'entendit jamais plus parler par la suite. Souchet sortit en larmes de son très rapide procès. « Ils m'ont tout mis sur le dos, mon vieux, tout mis sur le dos ... » hoquetait-il pendant qu'on le traînait vers le cachot. Maurer et Bach ne purent faire leurs adieux à leur compagnon avant que le peloton d'exécution ne mette un terme, à l'aube du surlendemain, à sa bonne humeur légendaire. Et c'est au fond de la tranchée que tous deux se retrouvèrent le soir même, circonscrits par le silence gêné des autres poilus. Lequel d'entre eux les avait-il trahi ? , feignait de se demander Maurer. Mais Bach ne voulut pas lâcher son emprise sur lui avant d'être éclairé sur une affaire plus importante à ses yeux : celle des plans. Maurer choisit de le prendre de haut. Oui, après que leur système d'échange de messages eut été découvert, il avait bien été convoqué par le lieutenant de sa section. Une première fois pour avouer son égarement et s'entendre énoncer les graves sanctions qui allaient en résulter. Mais une seconde, dès le lendemain, par le capitaine de la compagnie cette fois, pour se voir confier une mission imaginée et transmise par le colonel du régiment lui-même en échange de son amnistie : profiter des relations engagées avec le sous-officier allemand qui avait répondu aux propositions amicales des trois français pour obtenir de lui des informations aussi précises que possible sur le réseau des galeries ennemies. Maurer dit à Bach qu'il n'avait pas eu d'autre choix que d'accepter cette mission et de la considérer comme absolument confidentielle. Il improvisa alors, instinct de survie oblige – et c'est ainsi que Bach le vit à l'œuvre –, de redoutables talents psychologiques pour inspirer d'entrée à Hermann Schultz une confiance à toute épreuve. Puis pour le convaincre peu à peu de ceci : que la communication d'informations sur les galeries allemandes en échange d'informations sur les points faibles des chars britanniques – qui avaient fait leur terrifiante apparition en septembre, au départ de Pozières, et qui s'étaient déployés ensuite pendant la bataille de Flers-Courcelette – permettrait d'éviter de part et d'autre de lourdes pertes de vies humaines. La chose étonnante fut que Schultz, dont les convictions pacifistes étaient peut-être plus anciennes et plus solides que celles de Maurer, et qui semblait s'être pris d'une réelle affection

pour lui – Bach vit alors la montre qu’il lui offrit et le « *In friede leben* » gravé dans le boîtier –, que Schultz, donc, accepta assez vite les termes de l’échange. Quand Maurer revit Bauer après la guerre, il le trouva méfiant et ne put obtenir de lui la confirmation qu’il avait participé au projet en établissant ou, du moins, en reproduisant le plan-masse du site des galeries. Mais, s’agissant du plan plus précis figurant leurs abords et leurs trajets, il apprit des officiers siégeant au Conseil de guerre qu’après expertise par le Génie français celui-ci s’était avéré délibérément erroné, et donc inexploitable. Schultz le savait-il lui-même ? Avait-il joué un habile double jeu ? Avait-il été instrumentalisé à son insu par sa propre hiérarchie ? Maurer ne le saurait jamais : juste après l’armistice, grâce à l’adresse personnelle que Schultz lui avait remise, et brûlant d’en avoir le cœur net, il avait cherché à le contacter en lui adressant, en allemand, une lettre chaleureuse et nostalgique. Mais, par retour de courrier, l’un de ses frères l’avait informé de son décès par suicide à l’issue de sa comparution devant son propre Conseil de guerre, qui venait pourtant de l’amnistier. Maurer avait lui aussi été amnistié, peut-être – se disait-il – pour des raisons similaires. Mais, malgré ses actes de bravoure ultérieurs, par lesquels il donnait l’impression de vouloir faire oublier ses tentatives de « fraternisation et d’intelligence avec l’ennemi », il ne fut jamais promu et ne put dépasser son grade de caporal. Quant à Bach, le constat de ces médiocres rétorsions le laissa de marbre, taradé comme il l’était par d’autres préoccupations : sachant ce qu’il savait maintenant après en avoir extorqué l’aveu à Maurer, et qu’il avait en partie deviné pendant qu’ils festoyaient entre les tranchées, pourquoi avait-il été lui-même relativement épargné par le Conseil de guerre, tout comme l’avait été l’ambigu Bauer de l’autre côté ? Et surtout : pourquoi René Souchet, le brave et sympathique tonnelier jurassien, avait-il été quant à lui condamné à mort et abattu par les siens comme un chien, de même que l’avait été en face le non moins sympathique mécanicien Otto Stelitz ? Maurer et Schultz avaient-ils joué un rôle dans ces décisions, en chargeant la barque des acteurs les plus modestes, les moins roués et donc les plus exposés de leurs trios respectifs ? Ou bien les Conseils de guerre, gourmands de « fusillés pour l’exemple », avaient-ils souscrits à une banale « logique de classe », comme disaient les socialistes, en sacrifiant les plus petits pour l’édification de tous les autres ? « Seul mon frère pouvait encore répondre à ces questions, monsieur l’Inspecteur, et c’est ce que comprit plus que jamais Michèle, ou Michaela, quand je lui eus relaté tout ce que son grand-père français, le père adoptif de sa mère, et son grand-père allemand, le père adoptif de son père, avaient décidé de garder pour eux. Mais c’est aussi ce qui sécha ses larmes. Et, dans ses yeux, je pus lire une nouvelle détermination : « je reviendrai demain soir », me dit-elle, et elle m’embrassa sur le seuil de la porte avant de dévaler les marches et de quitter l’immeuble presque en courant. »

Brody se lève lentement du banc, se frotte les tempes, saisit de nouveau le bras d’Héloïse et, tout en gentillesse, il lui propose de reprendre leur marche. Maintenant, il sait clairement que, quoiqu’il lui en coûte, ils se dirigent vers le commissariat, c’est-à-dire vers la conclusion. « Elle est donc revenue... ». « Oui, et c’est ce que j’aurais préféré ne pas avoir à vous dire, parce que vous allez maintenant la soupçonner, et bien à tort. Je devine ce que vous pourriez penser. Mais ce soir-là, j’ai noté qu’elle n’avait pas son sac avec elle. Elle avait les mains vides. Dans quelle poche de son blouson aurait-elle pu cacher une grosse pelote de ficelle ? Donc, elle est venue, mais elle est d’abord passée me saluer avant de se rendre chez mon frère. Elle avait l’air apaisée. Elle m’a dit qu’elle était décidée à obtenir de lui ce soir-là ce qu’elle avait encore besoin de savoir, et qu’ensuite elle ne nous importunerait plus. J’allai me récrier qu’elle serait toujours la bienvenue, mais elle me coupa la parole pour m’exposer ce qu’elle désigna comme ‘une dernière faveur’ : lorsque Léon lui demanderait, d’ici peu, de descendre leur préparer du thé, voudrais-je bien le leur apporter dans la

vieille gourde, avec deux tasses, puis les laisser seuls ? Je compris qu'en réveillant ainsi chez lui le souvenir vivant des six hommes, et en particulier celui de ses multiples grands-pères, elle entendait placer mon frère dans une atmosphère propice aux ultimes révélations auxquelles, selon elle et selon moi, elle avait droit. Si bien que je m'entendis accepter sans barguigner son étrange requête en même temps que je saisisais ses jeunes mains pour les presser entre les miennes. Et c'est ainsi que les choses se passèrent. Un quart d'heure après le début de leur entrevue, Léon me téléphona en effet, me priant de descendre faire du thé, oui ce thé noir qu'il aimait tant et que je savais si bien doser. Non pas de biscuits, ni son invitée ni lui-même n'avaient beaucoup d'appétit pour l'instant. Je rejoignis donc son appartement, je sortis la gourde du placard de la salle à manger, je la rinçai et j'y versai soigneusement, en le filtrant avec une passoire, le thé que j'avais fait infuser dans une casserole d'eau bouillante. Arrivée au salon, je sentis que l'ambiance était tendue. Michèle me prit le plateau des mains et alla le poser entre deux piles de livres sur une petite table en marqueterie installée près du fauteuil de mon frère. Elle se tint un instant devant moi, hochant la tête comme pour me remercier, mais me priant aussi du bout de ses paupières de les laisser seuls. Après quoi elle se dirigea vers la fenêtre en annonçant d'une voix blanche qu'il allait bientôt pleuvoir – 'pleuvoir des cordes', insista-t-elle – avant de revenir vers mon frère avec un vague sourire sur les lèvres. Puis, tout en le regardant droit dans les yeux, elle s'offrit à remplir leurs deux tasses. Léon avait l'habitude d'être servi, et il ne lui répondit pas. Il considérait surtout la gourde, d'un regard lourd et fatigué. Il ne semblait pas vraiment surpris de la voir là, sur le plateau, tenir lieu de théière. Il se leva lentement en m'assurant que, grâce à moi, tout allait maintenant se passer pour le mieux. Puis, en me remerciant à son tour 'pour le thé et pour le reste', ce qui pour le coup était inusuel, il me prit par le bras et, pendant que Michèle versait le thé, il entreprit de me raccompagner à la porte de son appartement, afin de la refermer derrière moi, m'expliqua-t-il, ce qu'il faisait toujours le soir, je vous l'ai dit, quand il était seul. Cette fois-ci, pourtant, il n'était pas seul. Avant de quitter la pièce, j'eus le temps d'apercevoir sur son bureau la fameuse montre en argent, celle dont m'avait autrefois parlé Gaston, celle que vous m'avez restituée hier. En près de cinquante ans, j'avais déjà surpris Léon à quelques reprises en train de la faire osciller au bout de sa chaîne comme un pendule et de la contempler d'un air rêveur. Mais, sachant à quoi m'en tenir, je ne lui avais jamais posé de question à ce sujet. Pour tout dire, monsieur l'inspecteur, sa réapparition ce soir-là me semblait être dans l'ordre des choses. Mais à côté de la montre, il y avait aussi la petite clef que je reconnus comme étant celle de la porte de son bureau, celle qui permettait de la verrouiller de l'extérieur et qui, sensément, ne servait jamais à personne, pas même à lui. De cette clef en revanche, je ne comprenais pas la présence. Était-elle liée à la façon dont il envisageait le départ de la jeune fille à l'issue de leur entrevue ? Peut-être a-t-il perçu ma perplexité car, sur le seuil de son appartement, il m'a embrassée sur le front en me répétant : 'ne t'inquiète pas, Héloïse, tout ira bien maintenant'. Ce baiser, ces mots et son sourire triste lorsqu'il referma la porte avant d'activer les deux serrures, celle du bas puis celle du haut, et que je l'entende s'en retourner d'un pas lourd vers son bureau, en faisant grincer le parquet, sont les derniers souvenirs que je conserverai de lui. »

Ils sont maintenant arrivés devant le commissariat. De jeunes nuages, surgis de l'Ouest, occupent peu à peu le ciel et éclipsent le vieux soleil de fin d'après-midi. « Et la gourde, le lendemain matin ? », demande Brody. « Pas revue », répond Héloïse. « Et la seconde tasse ? ». « Ça, je n'ai pas pensé à vous le dire, mais je l'ai retrouvée ce matin, rangée à sa place sur les étagères de la cuisine de mon frère ». « Soit. Mais rangée par qui ? ». « Qui peut le savoir ? Pas par moi, en tout cas. Lorsque j'ai découvert Léon mort, ficelé devant son bureau, je me suis enfuie chez moi. Je ne suis revenue chez

mon frère qu'avec vos hommes ». « Bien. Je vous remercie pour ces précisions, mademoiselle Maurer. N'allez surtout pas croire que, malgré vos souhaits, je puisse négliger tout ce que vous venez de m'expliquer. Mais il se fait tard et je veux vous éviter la corvée d'une nouvelle déposition. Je vais plutôt vous faire raccompagner en voiture par l'un de mes hommes, comme vous dites. Veuillez patienter un instant. »

Après un bref passage dans son bureau, le temps de recruter un planton disponible et de jeter un coup d'œil sur les messages déposés en son absence, Brody est de retour sur le trottoir. La lumière grise du soir commence à se faufiler, insidieuse, derrière le zinc des toits, depuis le côté allemand de la ville. Il regarde la voiture banalisée qui s'éloigne, avec la minuscule Héroïse rencognée sur la banquette arrière et qui lui fait un petit signe de la main. Il sait déjà qu'il n'y aura pas de « nouvelle déposition », et qu'il ne reverra sans doute plus jamais la petite dame envahie par cette foule de souvenirs épars qui furent à peine les siens mais qui lui auront empêché de vivre sa vie. Il revient s'asseoir dans son bureau pour y lire plus attentivement l'une des notes qui l'y attendent, la plus déterminante à ce stade : le dernier rapport de filature de Yanis Faivre. Celui-ci, en sortant de l'immeuble du boulevard Leblois en début d'après-midi, s'est rendu place de l'Homme de Fer par le premier bus et s'est dirigé tout droit vers la pharmacie Bach. Héroïse, touchée par sa détresse, lui en avait certainement donné l'adresse sans la moindre hésitation – et elle avait même du passer, devant lui, quelque coup de téléphone déterminant. Une heure plus tard, en effet, une jeune fille y pénètre à son tour. Sa description correspond à peu près au portrait que l'ancienne photographie de Michèle – ou de Michalea –, toujours tapie au fond de la poche de Brody, permet de reconstituer. Au bout d'une demi-heure, les deux jeunes gens sont vus ressortant de l'officine, la main dans la main. Ils sont accompagnés sur le seuil par une femme en blouse blanche, ressemblant en tous points à Renée Bach, qui les embrasse et les suit longtemps du regard pendant qu'ils traversent la place. Les deux amoureux marchent lentement, sans direction précise, et s'arrêtent pour boire un café en terrasse. Ils alternent des phases de conversation animée et de silence contemplatif. Le policier qui les suit et les observe de loin en est presque ému, et il note : « on dirait parfois qu'ils se rencontrent pour la première fois, et parfois qu'ils ne se sont pas vus depuis très longtemps », ce qui occasionne chez Brody l'un de ses habituels haussements d'épaules désabusés. Après quoi, ils se dirigent d'un bon pas vers une agence de voyages, où ils restent près d'une heure. Puis ils se rendent à l'autre bout de la ville et pénètrent dans l'immeuble où réside Yanis et duquel, au moment où le présent rapport est dicté depuis une proche cabine téléphonique, soit aux alentours de dix-sept heures, ils ne sont plus ressortis. Selon une note agrafée en annexe, un autre policier aussitôt envoyé à l'agence de voyages a appris qu'ils y ont acquis deux allers simples vers l'Australie, dans le cadre d'une promotion touristique pour le cinquantième anniversaire de la Bataille de la Somme. Brody se souvient de l'évocation, par son beau-père, de ce que plus de vingt mille soldats australiens y avaient en effet péri. Le chèque que les deux jeunes gens ont remis à l'agence pour cet achat est émis au nom de Renée Bach.

Brody n'a pas ôté son imperméable. Il reste assis un long moment, songeur, triturant les autres messages du bout des doigts. Sans dire un mot, il quitte le commissariat et emprunte un long chemin, un peu erratique, pour rentrer à pied chez lui. Il va bien sûr retrouver sa femme et ses enfants, mais il n'est pas pressé. L'Australie. Le cinquantième anniversaire. Sa femme. Tout se passe à peu près comme prévu. Il lui reste à rédiger son rapport – mais qu'y consignera-t-il ? – pour le juge d'instruction. En accord avec celui-ci et avec le procureur de la République, la presse a jusqu'à

présent été tenue à l'écart de l'affaire, mais des rumeurs ont évidemment commencé à circuler dans le milieu des anciens combattants depuis les interrogatoires auxquels quelques-uns d'entre eux ont été convoqués après les cérémonies du 11 novembre. Personne cependant ne connaît les circonstances précises de la mort de Léon Maurer. Certains parlent de crise cardiaque, d'autres de suicide, d'autres encore de « justice tardive », certains encore de châtement de nature divine. Si bien que maintenant le procureur s'impatiente, ne serait-ce que pour pouvoir mettre un terme, avant les obsèques, aux bruits confus dont il a écho dans les couloirs du tribunal et jusque dans les travées de la cathédrale qu'il aime à fréquenter tôt le matin avant de prendre ses fonctions.

Brody n'est pas surpris du malaise rampant qui gagne les notables ... A lui aussi, en octobre, d'autres échos étaient parvenus, préliminaires en quelque sorte – si l'on peut ainsi qualifier des échos – à l'exécution de Maurer. Leurs sources en étaient plus roturières, mais non moins significatives, s'agissant en l'occurrence de la pâtisserie-salon de thé « Aux délices de Strasbourg » que sa propre femme a ouvert, il y a plusieurs années de cela, près de l'Hôtel de Ville. De temps à autre, elle aime en effet lui faire part des potins qui y circulent entre tartes aux mirabelles, mille-feuilles, théières de darjeeling et pots de chocolat chaud. Il l'écoute en général assez distraitement. Or, au sein de cette clientèle relativement âgée, il avait souvent été question, en ce début d'automne, de la commémoration à venir, le 11 novembre, du cinquantenaire des grandes batailles de 1916 : rassemblement devant le monument aux morts, réception et vin d'honneur en mairie, premières pages des journaux... Plusieurs vétérans avaient vécu et survécu à ces batailles au sein de diverses divisions du 21^{ème} Corps d'armée, dont le recrutement régional avait permis de regrouper nombre de descendants – comme Maurer et Bach eux-mêmes – de familles ayant fui après 1870 l'occupation de l'Alsace. De longue date, plusieurs de ceux-ci avaient conservé ou créé des liens, dans la ville et la banlieue de Strasbourg, au sein de leurs amicales d'anciens combattants. Préposée à l'astiquage domestique des obus de cuivre ouvragé, et sachant son mari particulièrement quoiqu'assez secrètement sensible à tout ce qui concernait la Grande Guerre, la femme de Brody avait tendu l'oreille à son attention dans la journée et s'était montrée le soir plus prolix que d'habitude sur ce qu'elle entendait dans son salon de thé. Brody, sans en avoir l'air, avait prêté une attention croissante à ses récits. Autour des paisibles tables où se pressaient anciens combattants et épouses de ceux-ci, on parlait surtout de l'un d'entre eux, plus ou moins connu de chacun mais dont les attitudes distantes et hautaines avaient fini par tous les agacer au fil des ans. On disait que cet homme, qui ne fréquentait jamais le salon de thé, avait fait savoir à ses rares relations qu'après avoir longtemps hésité il s'apprêtait à donner une interview dans la presse locale. Quelques journalistes étaient de fait assez friands à l'idée de recueillir dès maintenant les témoignages encore assez furtifs qui leur permettraient de préparer leurs sujets pour le cinquantenaire suivant, celui de 1917 – une année connue pour ses mutineries, ses crosses en l'air, sa chanson du plateau de Craonne, etc. Les plus jeunes d'entre eux, eux-mêmes récents réfractaires de la guerre d'Algérie, se frottaient déjà les mains à l'idée de braver en cette occasion le silence persistant de la « Grande Muette » sur ces événements, et ils le faisaient savoir. L'homme en question, un nommé Léon Maurer, qui avait effectué jusqu'à son départ en retraite une carrière tranquille de bureaucrate à l'inspection des Douanes, prétendait depuis peu avoir anticipé dès décembre 1916 l'épidémie de révolte des poilus en accomplissant une série d'actes de fraternisation avec les allemands et pour lesquels il aurait été sévèrement réprimé. Il disait aussi que, s'il avait préféré rester discret tant sur les détails de ses impulsions pacifistes que sur leurs conséquences, c'est parce qu'il n'avait pas voulu compromettre ses anciens comparses maintenant décédés, qu'il avait compté sur le recul du temps pour mieux faire

comprendre ses motifs, qu'il n'avait après tout accompli aucun exploit notable et ne voulait pas mettre sa modestie foncière en porte-à-faux, et ainsi de suite. Provenant d'un homme que l'on n'avait jamais perçu, autant qu'on s'en souvienne, comme particulièrement révolté ou courageux, et qui n'avait soutenu la Résistance qu'en rond-de-cuir, les propos ainsi rapportés furent interprétés comme une médiocre fanfaronnade. Si bien que tous reçurent ce récit et l'annonce de cette interview à la presse sans pouvoir s'empêcher d'en sourire, avec cette indulgence vacharde et vigilante que les anciens accordent mutuellement à certaines défaillances sélectives de leurs mémoires. Tous sauf un, qui ne voulait pas oublier quant à lui que Maurer l'avait traqué sans relâche, à l'époque du Front Populaire, au motif d'actes de contrebande qu'il disait n'avoir pourtant jamais commis. Il s'agissait d'un certain Emile Cluzel, ancien patron d'une petite entreprise de transports, revenu du front en 1919 avec, outre une oreille arrachée et la tempe enfoncée par un éclat d'obus, un tempérament plus colérique et vindicatif encore que pendant sa jeunesse d'avant-guerre. Il ne manquait jamais, aujourd'hui encore, de rappeler qu'il avait « eu les couilles » de rejoindre l'Action Française en 1922 puis que, trouvant cette organisation et sa presse trop tièdes à son goût, il avait contribué en 1936 à la création de la section strasbourgeoise de La Cagoule. Discret par nécessité sur ses activités pourtant notoires de collaboration pendant l'Occupation – qui ne l'avaient d'ailleurs que médiocrement enrichi, ce pourquoi il ne fut pas vraiment inquiété après la Libération –, il affichait aujourd'hui encore, malgré ses cheveux blancs et sa santé fragile, des opinions réactionnaires intactes et assez tonitruantes. A l'annonce du projet d'interview de Maurer, Emile Cluzel avait renversé sa tasse de tisane d'un coup de poing rageur sur la table. « Ah ça », s'était-il exclamé, « c'est un peu fort ! Ce salopard n'a donc aucun honneur ? Il veut poser au héros humaniste, lui qui n'a jamais rien eu ni dans le slip ni dans le cœur ! Il croit peut-être qu'un demi-siècle suffit à purger la mémoire des vrais braves ! Eh bien, qu'il essaye un peu de parler à la presse : un mot de lui, et le lendemain je balance le morceau ! » Sa femme avait épargné à Brody la liste précise des invectives et des grossièretés dont le vieil homme avait abreuvé ses auditeurs. Personne autour de Cluzel, lui dit-elle, ne parvenait à le contenir ni même, comme sous la tentation partagée d'une assez malsaine curiosité, vouloir s'y essayer. Si bien qu'en effet il « balança le morceau ». Il expliqua qu'à l'époque où Maurer lui « cherchait des crosses », en 1936, un ami de La Cagoule l'avait aidé à identifier et contacter l'un des soldats allemands avec lesquels il avait prétendument « fraternisé », en décembre 1916. Ils s'étaient symboliquement donné rendez-vous en décembre 1936 sur le pont de Kehl, là où le Rhin marquait la frontière entre leurs deux pays. Hans Bauer, tel était son nom, était devenu un architecte renommé en Allemagne, un cadre estimé du parti nazi, un homme droit, un vrai patriote, avec lequel il était resté en relation pendant et après l'Occupation. Sans tenir compte de sa femme qui le tirait par la manche pour l'inviter à se calmer et surtout à se taire, Cluzel s'épanchait sans retenue, oubliant qu'il était entouré certes d'anciens combattants de la Première Guerre mondiale, mais aussi d'hommes et de femmes dont plusieurs avaient rejoint la Résistance pendant la Seconde. Non, non, protestait-il, il fallait que chacun sache, il dirait tout ce que lui avaient révélé ses échanges avec Bauer, il y avait trente ans de cela. Que, d'après celui-ci, le caporal Léon Maurer avait mené en décembre 1916 un jeu plus que trouble en décidant d'organiser plusieurs rencontres secrètes avec les Boches, la nuit, entre les tranchées ennemies. Que l'un des soldats français, un sympathique tonnelier que Maurer avait entraîné dans ses lubies pacifistes – comme Bauer l'avait lui-même été par l'idéalisme naïf de son propre sous-officier Boche –, l'avait pris à part, lors de leur dernière rencontre clandestine, pour lui parler. Bauer comprenait assez le français pour avoir ainsi appris du tonnelier en uniforme que Maurer, regrettant très vite son initiative et se sentant dépassé par elle, en avait aménagé et fomenté la dénonciation par un homme de sa propre escouade. Un homme lui-

même sans morale et sans scrupule, un faux français, dont Cluzel, par son réseau militant, avait pu retrouver la trace après que Bauer lui-même lui ait donné quelques indications à son sujet. De toutes les forces dont ses vieilles haines animaient encore sa voix chevrotante, Cluzel vociférait maintenant dans le salon de thé, forçait l'attention des autres tables. « Je ne dirai pas son nom, ou pas encore, parce qu'il est le père d'un homme puissant dans cette ville et qui pourrait vouloir me faire taire, mais je vous le donne en mille : ce soldat délateur, dégénéré et sans doute cupide, ce tire-au-flanc qui s'est peu après tiré une balle dans le bras pour obtenir sa démobilisation, était bien entendu un juif, communiste de surcroît, qui n'a eu d'autre ambition après la guerre que de se complaire dans le vice et la drogue puis de terminer sa triste existence de parasite en se donnant la mort, en 1939, à la déclaration de guerre, sans doute par peur d'être rattrapé par ses turpitudes ! Voilà ce que je ne manquerai pas de raconter à mon tour à la presse si Maurer persiste à vouloir donner sa maudite interview. Je dirai aussi comment, à l'époque, il a réussi à tromper le Conseil de guerre en camouflant ses délires de fraternisation derrière un prétendu plan d'infiltration de je ne sais plus quel secret militaire des Boches. C'est même ce qu'il a longtemps continué à vouloir faire croire à Hans Bauer après la guerre. Car je dirai aussi à quel point Maurer a persisté à manquer totalement de vergogne, une marque de fabrique chez lui, en s'arrangeant pour garder de lointains contacts avec lui, par je ne sais quels intermédiaires. A tel point qu'en 1945, juste après la défaite de l'Allemagne, il n'a pas hésité, d'après ce que m'a dit Bauer, à imposer sa présence au mariage du fils de celui-ci. Il était tout sourire, paraît-il, mimant la joie des retrouvailles, et cela a dû faire peser une malédiction sur la famille de mon ami. Car j'ai appris par lui l'année dernière, peu avant sa mort, que Michalea, sa propre petite fille, la fille de son fils unique, venait de se laisser endoctriner à Francfort par une bande d'abrutis qui prétendent aujourd'hui dénoncer la juste guerre contre les communistes du Vietnam ! Cette influence néfaste dans l'espace et dans le temps, je n'hésiterai pas à en parler à la presse moi aussi, si cela peut clouer le bec à ce Maurer et laver l'honneur de mon ami Bauer ».

Occupée à préparer le repas familial pendant qu'elle lui relatait l'essentiel de ces propos en s'appliquant à les pimenter des détails qui avaient frappé son imagination, la femme de Brody ne l'avait pas vu blêmir. Lui-même dressait le couvert et coupait le pain. Son couteau resta suspendu au dessus de la planche. Il ne lui avait parlé de son père et de son père adoptif qu'avec parcimonie, en banalisant les éléments les plus saillants ou les plus tragiques de leur existence, à l'exception du bras amputé du premier, et du suicide du second, qu'il avait attribué à sa mise au chômage. Le parcours et les projets de ce Léon Maurer, les propos ignobles de cet Emile Cluzel, deux individus dont il apprenait soudain l'existence et les capacités de nuisance, réveillaient une douleur qu'il avait réussi à anesthésier et que sa vocation policière avait permis de transcender. De toute évidence, l'un détenait des informations certes confuses et tordues sur ses « deux pères », et l'autre s'apprêtait à déclencher le mécanisme de leur révélation infamante. Or sa mère était toujours en vie, fragile mais lucide, blessée de longue date mais si fière de lui et si confiante en la protection qu'à tort ou à raison elle attendait de lui depuis son entrée dans la police. Et, même si cela était peu probable, il ne pouvait exclure que son « vrai père », qu'il n'avait jamais revu depuis son adolescence et qui ne s'était jamais manifesté depuis, eût survécu à sa toxicomanie. Sans doute fallait-il se féliciter de ce que le hasard ait permis aux indiscretions de sa femme de l'alerter à temps sur une menace si imprévisible mais qui, tressée de probables rumeurs et calomnies à venir, visait à terme leurs possibilités et celles de leurs enfants de se maintenir sereinement en cette ville à laquelle, pourtant, tout les rattachait. Sans doute aussi, fragilisé comme tant d'autres de sa génération par une enfance percluse des stigmates intimes et monstrueux que la guerre avait infligés à leurs parents, tendait-il à

dramatiser la situation. Mais pour l'heure une seule question l'obnubilait : comment gripper au plus vite et sans retour la machine à médire que les deux vieillards, marinant dans leurs mauvais souvenirs, s'apprêtaient à activer ? Après une nuit d'insomnie passée aux côtés de son épouse quant à elle tranquillement endormie, sa résolution fut prise : contacter la dénommée Michalea Bauer à Francfort et faire alliance avec elle afin d'inciter Léon Maurer à renoncer à son intention de livrer à la presse une histoire dont elle et lui ne pouvaient que pâtir.

Tout alla ensuite très vite. Le lendemain matin, depuis le commissariat, il ne lui fut guère difficile de se procurer le numéro de téléphone de la jeune fille et de la joindre. Celle-ci était parfaitement bilingue. Sans lui révéler son métier, il se présenta comme le fils d'une relation de Léon Maurer, lui-même proche de son grand-père Hans Bauer. Il avait prévu d'aborder progressivement le motif de son appel. Mais, de toute son impatience juvénile, elle l'interrompit en lui expliquant qu'elle avait reçu la veille un appel délirant mais menaçant d'un certain Emile Cluzel qui l'avait décidée à se rendre à Strasbourg pour y rencontrer ce fameux Maurer dont ses parents, aujourd'hui décédés, lui avaient beaucoup parlé. Bien que se souvenant de l'avoir croisé pendant son enfance, elle le connaissait très peu, mais elle souhaitait désormais avoir un entretien approfondi avec lui pour éclairer certains aspects de l'histoire de sa famille. Elle serait donc heureuse qu'elle puisse l'aider en ce sens. Ils convinrent de se rencontrer à son arrivée à la gare de Strasbourg. Là, autour d'un café, ils se dirent le peu qu'ils souhaitaient se dire à ce stade de leur coopération, c'est-à-dire pas grand-chose en réalité. Il apparut assez clairement à Brody que leur alliance reposait sur le fait que la jeune fille voulait faire parler Maurer, après quoi lui-même voulait le faire taire. Elle pour savoir. Lui pour que rien de plus ne se sache qui n'avait besoin d'être su. Mais il ne formula rien de tel. Ils décidèrent simplement de se retrouver au même endroit lorsque la jeune fille aurait rencontré Maurer. Ce qui eut lieu le 9 novembre au matin, soit le lendemain de cette rencontre. Elle s'y montra particulièrement placide et silencieuse mais, lui annonçant une nouvelle rencontre le soir même, elle lui proposa un nouveau rendez-vous le 10 novembre au matin. Cette fois-ci, manifestement bouleversée, elle lui relata en détail tout ce qu'elle venait d'apprendre par Maurer et par sa sœur et qui venait compléter ce qu'elle tenait déjà de ses parents sur l'histoire de la constitution de leur couple et sur celle de son étrange famille. Brody, d'un ton qui se voulait paternel, la félicita d'avoir eu l'audace et la détermination de remonter à la source de ces révélations, et il l'assura de son soutien moral en cette épreuve si douloureuse mais si nécessaire pour elle. La jeune fille le remercia et lui proposa de l'attendre le soir-même, à 21 heures, devant le domicile de Maurer. Ils se regardèrent longuement en silence, les yeux dans les yeux, et il accepta l'invitation. A l'heure dite, accoudé à un parapet sur le trottoir d'en face, il la vit sortir de chez Maurer par une porte latérale qu'elle ferma à clef derrière elle. Un jeune homme passait sur le trottoir à ce moment. Elle lui remit un objet dans la main, en lui disant quelque chose qu'il n'entendit pas, pas plus qu'il ne put discerner ses traits dans la pénombre. Le jeune homme sembla surpris, mais il finit par s'éloigner. Brody traversa la rue, la jeune fille l'aperçut, le salua et lui remit la clef en lui chuchotant : « A vous de terminer ce que j'ai commencé, si vous le souhaitez. Moi, je n'en ai ni la force ni le courage ». Dans son autre main, elle tenait un récipient cabossé, une sorte de gourde métallique, qu'elle considérait d'un regard froid et qu'elle jeta dans une poubelle de rue. Puis elle héla un taxi qui passait, s'y installa en hâte et disparut dans la nuit strasbourgeoise.

Brody se souvient des étoiles au-dessus du taxi – un de ces vieux taxis Mercedes couleur prune qui circulent encore en ville et qu'il aime tant – , et du quart de lune à l'autre extrémité du ciel. Mais plus

très bien de ce qu'il a fait par la suite, ni des raisons pour lesquelles sa sacoche était déformée par la pelote de grosse ficelle qu'il avait achetée en fin de journée à la quincaillerie près du commissariat. Il se voit vaguement ôter ses gants le temps de laver une tasse, puis la ranger dans un placard de cuisine, mais ces gestes et le lieu où il les effectue figurent comme dans un rêve et n'ont plus de sens pour lui. Il y a peut-être une clé, aussi, jetée dans la même poubelle que celle où une gourde historique a fini son étrange carrière et que les éboueurs municipaux videront tout ensemble le lendemain matin.

Brody arrive enfin chez lui. Sa femme et ses enfants l'ont attendu pour dîner. Ils ignorent sur quelle enquête il a travaillé ces jours-ci, et il ne compte pas leur en parler. Dans le monde où ils vivent, les enfants n'ont qu'un père. Dans le sien, et dans celui de son enquête, ils en ont souvent deux, du fait d'une guerre qui, non contente des blessures physiques et morales qu'elle a infligées par millions, a aussi entretenu des blessures généalogiques tout aussi difficiles à cautériser, des plaies qu'aucune justice ne peut vraiment refermer. Demain, il rédigera son rapport pour le juge d'instruction. Au-delà des premières constatations médico-légales, il ne s'y trouvera pas beaucoup d'éléments pour l'éclairer. Rien de plus que les éléments recueillis en début d'enquête auprès d'Héloïse et de Yanis. Mais il n'y a aucune charge contre ce dernier, et il est maintenant à l'étranger, de l'autre côté de la planète. Quant à ce que lui a dit Héloïse dans la rue, cela n'a pas de statut juridique, et d'ailleurs elle n'a rien signé à ce propos. Il lui a restitué la montre et l'album de photographies de Léon. Elle a enfin le droit de vivre en paix. Michèle – ou Michalea – aussi, et d'ailleurs elle n'apparaît nulle part sous son nom dans les données de l'enquête. Brody écrira donc qu'il n'a pas d'hypothèses. Il pourrait proposer que le dénommé Emile Cluzel soit sommé à comparaître, au motif des propos menaçants à l'égard de Maurer que certains anciens combattants l'ont entendu formuler. Mais aucun de ceux-ci n'en ont fait état dans les procès-verbaux de leurs interrogatoires. Juridiquement, ces propos n'ont donc jamais été tenus. Il est donc probable que l'affaire se conclura par un non-lieu. Et il se dit que cela vaut mieux pour toutes et pour tous.

Ce qu'ignore Brody ce soir-là, en rejoignant sa famille, c'est que, plusieurs mois après que le non-lieu aura effectivement été prononcé par le procureur de la République, Héloïse viendra s'en étonner directement auprès de celui-ci. Et que cette petite femme réputée sans histoire, passée à côté de sa vie au motif que son frère Léon l'avait confinée dans le silence dont il avait entouré la sienne tout en dirigeant celle de nombreux autres, que finalement cette femme supposée ne rien savoir en réalité savait tout. Qu'elle avait même très vite deviné les intentions de Michalea – ou Michèle – et probablement, à certains comportements peu habituels chez un policier si morose, celles de Brody. Qu'elle les avait peut-être même plus ou moins passivement encouragées, pour se venger tardivement et par leur intermédiaire d'un frère qui l'avait privée d'amour sa vie durant en l'obligeant à n'aimer que lui. Et qu'en tout cas elle finira par dire au procureur tout ce qu'elle sait.

Brody ignore donc encore que, à la suite de ce rebondissement qu'il a préféré ne pas prévoir, l'enquête sera discrètement ré-ouverte, à la suite de quoi il sera tout aussi discrètement muté au commissariat de Guéret, chef-lieu de la Creuse, où sa femme et ses enfants préféreront ne pas le suivre. Et que quelques semaines plus tard, on le retrouvera à l'aube, pendu au monument aux morts de la petite commune de Gentioux-Pigerolles, celui que de jeunes militants pacifistes ont rendu célèbre en signalant dans leurs brochures : « Ce monument fait figurer un enfant le poing tendu vers

l'inscription '*Maudite soit la guerre*', symbolisant la douleur et la révolte après la perte d'un père lors de la Première Guerre mondiale ».

Paris – Saint-Claude
Le 11 novembre 2017

FRÉDÉRIC JÉSU

NOUVELLES

Ficelles - 2017

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.
Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas
autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout
autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0572-0